

# L'ENVIE DE

# REUSSIR

PARCOURS VERS L'EMPLOI



## Avant-propos

**Claire Garand** - Prête-plume & écrivain-conseil

Animatrice de «Pile à lire», podcast du réseau de librairies indépendantes Initiales.

Membre du Groupement des Écrivains-Conseils®.

Dernière parution : *Paideia*, roman SF publié aux éditions la Volte.

**Christophe Vootz** (1974) est un photographe belge professionnel spécialisé dans le portrait. Il pratique également la photo de plateau et d'architecture. Il exerce son travail de portraitiste dans le milieu artistique français et dans son studio bruxellois. Il réalise aussi des commandes d'images sociales comme les photos de cet ouvrage. Christophe Vootz est commissaire des expositions à « La Maison », scène conventionnée à Nevers depuis 2016.



*Réussir* est une Association Intermédiaire (Association loi 1901 à but non lucratif) ayant pour objet l'embauche de personnes sans emploi et rencontrant des difficultés sociales et professionnelles particulières, en vue de faciliter leur insertion professionnelle en les mettant, à titre onéreux, à disposition de personnes physiques, de personnes morales ou de collectivités publiques.

Les associations intermédiaires sont des composantes essentielles de l'Economie Sociale et Solidaire (ESS) dédiées à l'insertion par l'activité économique (IAE) des personnes les plus éloignées de l'emploi (soit 145 000 personnes employées sur tout le territoire).

*Réussir* offre aux demandeurs d'emploi un contrat d'insertion et leurs propose un contrat d'insertion pour des missions de courte durée auprès des clients finaux. La qualité de l'accompagnement individuel est au cœur de nos missions.

Acteur fortement implanté sur le territoire de la Nièvre, nous y jouons un rôle important aux côtés des structures du service public de l'emploi, des services d'aide sociale et des collectivités locales.

En moyenne annuelle, c'est plus de 300 nivernais qui retrouvent une activité professionnelle grâce à l'accompagnement des permanents de *Réussir*.

Serge Jentzer  
Président

Ce que ces femmes et ces hommes en parcours professionnel chez *Réussir* racontent ici, c'est la volonté, l'adaptabilité, le courage. Ce sont des exemples dans tous les sens du terme : exemples parmi les 250 à 300 personnes régulièrement accompagnées par *Réussir*, mais surtout exemples à suivre, qui forcent l'admiration et battent en brèche les préjugés trop fréquents.

Parce que les histoires de Sylvie, Luaka, Abdulrahman, Tatjana, Massinissa, Oksana et Pascaline sont douloureuses, parfois indicibles, nous avons demandé à Claire Garand, mémorialiste, d'être leur prête-plume attentive. Parce que le regard des autres est parfois l'obstacle le plus difficile à franchir, nous avons demandé à Christophe Vootz, photographe, d'être ce regard rassurant. Le résultat est à la hauteur de ce que nous attendions pour nos salariés : un livre qui les met en valeur, un livre qui correspond à nos valeurs : la bienveillance, le respect, la loyauté et la solidarité.

Nous sommes certains que vous serez sensibles à ces parcours de vie comme les permanents de *Réussir* le sont au quotidien car c'est grâce à vous, partenaires institutionnels et clients, particuliers, entreprises et collectivités publiques, que nous pouvons accompagner ces salariés vers l'emploi durable.

*Réussir*, c'est 98 % de taux de satisfaction clients, 55 % de retour à l'emploi durable mais surtout 100 % d'implication dans l'accompagnement des personnes par l'activité économique et une bonne dose d'optimisme pour que cela continue.

Véronique Lorans  
Directrice



Au sein de *Réussir*, la mise à disposition de personnels constitue un outil privilégié pour permettre aux salariés de retrouver le chemin du travail et, à plus long terme, de trouver un emploi durable. Au fur et à mesure de leur parcours, ils acquièrent de nouvelles compétences techniques et enrichissent leur expérience professionnelle, mais surtout, ils reprennent confiance en eux. C'est à partir de ce moment-là qu'ils peuvent aller de l'avant et franchir une à une les étapes pour retrouver une situation pérenne. Pour *Réussir*, débiter un parcours signifie également se constituer un nouveau réseau et s'ouvrir à de nouvelles opportunités.

Outre la mise à disposition, le Dispositif Personnalisé d'Accompagnement Renforcé (DPAR) joue un rôle clé au sein de l'association intermédiaire.

Chaque participant bénéficie d'un suivi individualisé, qui l'aide à identifier ses forces, à surmonter ses faiblesses et à fixer des objectifs réalistes. Nous les accompagnons à chaque étape de ce parcours : conseils, encouragements et soutien moral sont les clés de cet accompagnement. Pour relever le défi de ces parcours exigeants, la motivation et la détermination de chacun sont primordiales, et nous nous attachons à être présents dans les moments les plus difficiles afin de surmonter ensemble les situations qui pourraient s'avérer décourageantes.

Au-delà de l'aspect professionnel, la bienveillance et la confiance en l'humain sont des valeurs fondamentales qui imprègnent l'ensemble des actions entreprises par l'équipe de *Réussir*. En effet, la prise en compte des situations personnelles et des défis spécifiques auxquels les salariés sont confrontés est cruciale. Qu'il s'agisse de problèmes de mobilité, de maîtrise de la langue ou de reconnaissance de diplômes, chaque situation est abordée avec empathie et compréhension. En créant un environnement favorable à l'épanouissement personnel et professionnel, *Réussir* permet aux salariés de se redécouvrir et de développer de nouvelles aspirations.

Enfin, la mise à disposition à *Réussir* est bien plus qu'un levier d'insertion professionnelle. C'est une aventure humaine et collective qui valorise les compétences de chacun et ouvre de nouvelles perspectives pour un avenir meilleur. Grâce à ce dispositif unique, les salariés établissent des bases solides et retrouvent le chemin de la réussite professionnelle.

Céline Tardy  
Responsable accompagnement développement et communication



# ABDULRAHMAN AL SAHHAAR

**Je m'appelle Abdulrahman Al Sahhaar et je suis né deux fois.** La première, en Syrie, le 5 janvier 1990, et la deuxième, le 22 août 2015 en arrivant en France. Entre les deux, je suis presque mort.

Ce n'est pas une façon de parler : là d'où je viens, la vie ne vaut plus rien.

Pourtant, Damas était une ville magnifique et chargée d'histoire. C'est là que j'ai vécu de belles années avec ma famille, que je me suis marié et que j'ai monté mon entreprise. Je suis sculpteur sur bois, spécialisé dans la marqueterie avec incrustation de nacre. Mes réalisations soignées se vendaient bien.

J'appartiens à une grande famille de la région qui possède une dizaine de restaurants. Mon père est mort quand j'avais trois ans. L'un de mes oncles s'est occupé de moi et tout s'est bien passé jusqu'en 2011, l'année où tout a basculé. L'armée est entrée dans Damas avec des kalachnikovs et des bombes.

Au fil du temps, la situation s'est dégradée. Ma famille et moi, nous faisons face comme nous pouvions et nous nous entraïdions ou nous faisons du bénévolat. Nous aidions toutes sortes de gens, mais un jour, j'ai aidé des personnes qui étaient sur un camion. Je ne les connaissais pas. Peu après, la police m'a arrêté pour un contrôle. Je ne m'inquiétais pas, car je n'avais rien fait. J'aurais dû.

## La terreur

On m'a emmené en prison, au troisième sous-sol. Les murs du couloir portaient des traces de sang. Au bout se trouvait une pièce de trente mètres carrés avec un tout petit soupirail. Nous étions si nombreux qu'il nous était impossible de nous allonger ni même de nous asseoir.

Beaucoup d'hommes tombaient malades. On pouvait à peine aller aux toilettes et se doucher. Il n'y avait qu'une petite tasse pour boire, c'était sale. J'ignorais que ma famille avait payé pour me faire sortir. Quarante mille dollars. Le policier qui savait où j'étais a pris l'argent, mais n'a rien fait.

De temps en temps, des policiers venaient chercher quelques uns d'entre nous. Puis

ils les ramenaient. Ils les avaient tellement frappés qu'ils ne tenaient plus debout. Un jour, c'est moi que les gardiens sont venus chercher. Avec les autres, nous avons dû emprunter un immense couloir. On nous bandait les yeux. Derrière nous, les policiers nous frappaient avec des câbles pour nous faire avancer. Nous devions courir, sinon, ils nous tiraient dessus. Là, dans une grande salle se trouvaient plusieurs petits bureaux. Du sang tachait les murs et le sol.

D'autres policiers nous attachaient, nous bandaient les yeux et nous pendaient par les poignets pendant qu'on nous rouait de coups. Menotté pendant des heures, je ne sentais plus mes bras.

Tout le monde marchait dans le sang.

Après un mois et demi, je n'en pouvais plus, j'étais épuisé, je souffrais.

J'ai accepté de signer des aveux pour des actions que je n'avais pas commises.

Mon calvaire a duré 69 jours.

Un matin, quelqu'un est venu m'annoncer que j'étais libre, mais qu'avant, je devais aller voir le juge. Ma méfiance s'est éveillée, je n'y croyais pas. Un policier m'a d'abord emmené au commissariat avec deux autres prisonniers. Ensuite, nous sommes allés au tribunal voir le juge. L'attente a commencé.

Au bout de trois jours, notre tour est arrivé.

La juge a rendu son verdict : six mois de prison. Mais comme nous en avions déjà fait presque trois mois, et dans des conditions particulières, elle a dit que nous pouvions partir.

La police nous a fait monter dans un véhicule et nous a laissés sur la route, nous ne savions même pas où nous nous trouvions.

Revoir ma famille, ma mère, mon grand frère a été un grand moment de bonheur.

Personne ne savait ce qui m'était arrivé. Pour ne pas faire pleurer ma mère, je ne lui ai rien dit. Mon frère m'a emmené à l'hôpital. J'y suis resté deux mois.

En sortant, je croyais mes ennuis terminés. Je me trompais.

## Retour à la vie

Après quelque temps, j'ai commencé à regarder à nouveau les gens et à faire des projets. J'ai décidé de quitter la maison de notre famille pour déménager dans un autre quartier. Puis je me suis marié avec ma cousine fin 2014 et j'ai ouvert un magasin de sculpture sur bois. Nous vivions sans trop nous faire remarquer et tout allait presque bien malgré la situation inquiétante du pays.

Deux jours après nos noces, la situation s'est brusquement dégradée : mon oncle a été

arrêté sans raison. Pour l'en faire sortir, les généraux réclamaient trente mille dollars. Nous avons dû vendre la voiture de mon oncle. Il est sorti au bout de vingt et un jours. Nous restions sur le qui-vive. L'armée régnait partout. Mais je n'étais pas encore au bout de mes malheurs.

Mon magasin marchait bien et les clients appréciaient la qualité de mon travail. Ils me commandaient beaucoup de beaux meubles richement décorés. Mais un jour, un groupe armé de battes est venu tout casser. Ils ont détruit la boutique et les meubles. Je ne pouvais rien faire seul contre eux, et ni l'armée ni la police ne voulaient m'aider. Tout a été vandalisé et détruit. Il ne me restait rien.

J'ai remboursé les clients et j'ai pris une grande décision : je ne resterais pas une journée de plus dans ce pays. J'ai rassemblé tout ce que nous possédions avec ma femme, et nous avons tout vendu. Puis nous avons cherché un passeur pour nous enfuir. C'était le premier août.

## Le voyage

Le passeur coûtait quinze mille dollars. Ma grand-mère était déjà partie en 2012 pour aller vivre en France. Quant à l'un de mes oncles, architecte, il avait quitté la Syrie quarante ans plus tôt et avait fait ses études en France où il travaillait. Nous avons donc choisi la France. Nous sommes partis à sept : mon oncle et sa femme, ma femme enceinte, son frère et moi. Aucun de nous ne parlait français. L'arrivée au Liban s'est faite sans heurt, par la côte. Tout s'est bien passé. Ensuite, nous sommes restés cinq jours en Turquie. Nous avons trouvé un bateau gonflable pour mille deux cents dollars par personne. Il ne nous était pas possible de choisir une autre embarcation. C'est ainsi que nous sommes partis vers la Grèce, un soir à minuit.

La mer, la nuit, a quelque chose de terrifiant.

Au lever du soleil, nous avons aperçu la côte et un village. Était-ce la Turquie ou la Grèce ? Peu importait : nous étions déjà si contents d'être arrivés quelque part et de n'avoir pas coulé. C'était une île grecque. Là, nous avons obtenu le document nécessaire à la poursuite de notre voyage. Un bateau nous a emmenés en Grèce continentale, à Athènes.

Nous y sommes restés deux jours. Pour dix mille euros, les passeurs se proposaient de nous emmener en Serbie. Ces équipes travaillaient avec la police et ils se partageaient l'argent. Arrivés à la frontière, l'armée allumait les phares et on nous laissait traverser sans problème.

À chaque fois, nous rechargeons nos portables dans les hôtels et les restaurants où nous descendions.

Mais très vite, nous avons été à court d'argent. Dans un bureau de Western Union, nous avons pu retirer une somme envoyée par la famille.

Nous avons ensuite pris un taxi pour nous rendre en Macédoine. Il nous a déposés à la gare pour une somme raisonnable. Arrivés vers deux heures du matin, nous nous sommes reposés à l'hôtel. Des passeurs venaient aussi proposer leurs services. Nous en avons trouvé un qui nous emmènerait directement en France où nous attendait mon oncle. Nous étions épuisés, nous avons accepté.

Ce taxi nous a conduits dans toute l'Europe de l'Ouest. Il se faisait précéder par un autre véhicule qui vérifiait l'absence de contrôle.

Sur la route, j'ai cherché un magasin ouvert. Nous sommes tombés sur un bureau de tabac qui avait le wifi. J'ai appelé mon oncle pour lui dire que nous arrivions.

Le 22 août 2015, nous franchissons la frontière française. Liberté, égalité, fraternité. Je renaissais.

## L'arrivée en France

Mon oncle habitait une petite maison à Neuvy avec une magnifique vue sur la Loire. Ce jour là, sa maison accueillait une famille supplémentaire.

Même s'il avait déclaré notre arrivée à la police, nous avons été inquiétés dès le lendemain. Vingt voitures de police sont arrivées avec des chiens. Nous avons tellement peur ! La déclaration officielle et la venue du maire, ami de mon oncle, ont calmé le jeu.

Et très vite, tout s'est enchaîné.

Le CADA (Centre d'Accueil des Demandeurs d'Asile) s'est occupé de nous. En quelques jours, ils nous avaient trouvé un appartement et un petit studio à Clamecy. C'était incroyable. Ils nous ont aussi donné des vêtements et nous ont soignés. Nous avions la gale. Mon oncle nous a conduits dans l'appartement. La représentante du CADA nous disait de ne pas avoir peur, mais nous ne comprenions pas ce qu'elle nous disait.

Le 25 août, nous nous sommes installés dans l'appartement. Notre fille est née peu après à la maternité de Cosne-sur-Loire. Nous lui avons donné le prénom de la sage femme qui l'a accouchée. Enfin, je me sentais bien. Jusqu'à l'assassinat de ce prêtre, égorgé. Ce jour là, nous avons eu tous très peur : la guerre arrivait en France ! Mais la situation ne s'est pas enflammée et tout s'est calmé.

Le CADA nous a aidés dans toutes les démarches administratives et nous a donné une formation en français. Nous aurions aimé travailler, mais ce n'était pas encore possible. Nous sommes restés huit mois à Clamecy à nous rendre aussi utiles que possible. Nous disposions de très peu d'argent donc nous comptions chaque centime. Mon oncle nous a beaucoup aidés pendant cette période.

Nous nous sommes ensuite inscrits à Pôle emploi et avons suivi de nouveaux cours de français. J'étais très motivé. Même si nous ne pouvions pas encore travailler, nous faisons du bénévolat. Fin 2016 est enfin arrivée la carte de travail : je revivais. Enfin

j'avais le droit de travailler !

Pourtant, je n'avais aucune idée de ce qui m'attendait.

## Nouvelles épreuves

Comment trouver du travail ? Nous avons suivi les conseils qu'on nous donnait et avons déposé des CV dans les entreprises de travail intérimaire. Enfin, en 2017, j'ai commencé à effectuer des travaux de peinture et de petit déménagement. C'était un début, mais je ne gagnais vraiment pas grand chose.

Mon cousin, plus jeune que moi, avait appris le français très vite. Il a obtenu rapidement un CDD. Mon oncle, lui, avait plus de mal à apprendre, mais réussissait à se faire comprendre.

Et c'est à ce moment là que ma route a croisé celle de *Réussir*. Ils ont été intéressés par nos CV.

J'ai vite obtenu une première mission : un déménagement. C'était le début d'une longue série. Quel que soit le jour, j'acceptais tout. Par la suite, j'ai vite obtenu au moins une mission par semaine. *Réussir* nous permettait de trouver du travail même sans la maîtrise complète de la langue française. J'ai ainsi trouvé un travail de plaquiste et de menuisier dans une entreprise et au Conseil départemental.

Nous habitons alors la grande pâture à Nevers. Tout s'annonçait merveilleusement bien. Je ne savais pas que le destin me réservait encore un mauvais coup.

Le 3 mars 2018 sont nés nos jumeaux. J'ai pris un congé de 19 jours.

C'est alors que c'est arrivé.

Alors que j'étais sorti depuis à peine une demie heure pour me rendre à la mosquée, la Freebox a pris feu dans l'appartement. Je n'ai appris ce qui s'est passé que bien plus tard.

Les sirènes du SAMU ont retenti.

- C'est chez toi ! m'a t-on dit.

Je me suis précipité.

- Où est ma femme ? Où sont mes enfants ?

L'affolement m'empêchait de réfléchir. Je suis parti aux urgences, où l'on m'a appris que ma femme et nos enfants avaient été envoyés à l'hôpital de Lyon.

Aussitôt, je suis parti avec mon cousin et à quatre heures du matin, nous étions à leur chevet. J'ai pu rester dormir avec eux grâce au médecin.

Un peu plus tard, ils sont tous revenus à l'hôpital de Nevers.

Nous n'avions plus rien, plus d'appartement. Qu'allions-nous devenir ?

L'assistante sociale nous a fourni un appartement et j'ai recommencé à travailler. Je me

suis senti un peu mieux. Et au bout de trois semaines, toute la famille était de nouveau réunie. L'assurance a envoyé un expert qui nous a permis de recevoir de l'argent. J'ai pu acheter de la nourriture et des vêtements.

Pour que ma famille respire après cette terrible épreuve, nous sommes partis en Hollande. Mais ma femme était très fatiguée. Elle ne s'est toujours pas remise de cet événement. Pendant deux mois, elle n'a plus parlé.

Fin 2018, nous avons emménagé à Fourchambault.

## Les projets

Avec *Réussir*, j'ai recommencé à effectuer des missions de déménagements, de nettoyage de jardins et de vide-maison et j'ai poursuivi mon apprentissage du français. Avec les enfants, je regarde la télévision en français et les dessins animés. Notre fille entre en CP et apprend très vite.

Le confinement a été très dur pour moi. Je n'avais ni salaire ni chômage. *Réussir* m'a aidé à retrouver du travail dans la brocante grâce au vide maison, une fois par mois. Je me suis renseigné auprès de la Chambre des métiers et de l'artisanat et j'ai tous les papiers nécessaires. Pourtant, un jour, on m'a demandé une licence spéciale. C'était une nouvelle loi que la Chambre des Métiers ne connaissait pas. Le juge m'a convoqué. Il m'a demandé 15 000 €. Après que je lui ai expliqué la situation, il a accepté de réduire la somme et je lui en ai su gré.

J'ai plusieurs projets. À long terme, je voudrais ouvrir ici un magasin de marqueterie comme celui que j'avais à Damas. C'est mon métier et j'aimerais le pratiquer encore. De son côté, mon oncle a vendu un appartement à Damas pour acheter un restaurant ici. Il veut redevenir chef cuisinier et restaurateur.

En attendant, nous devons mettre beaucoup d'argent de côté pour y arriver. C'est pourquoi je travaille autant avec *Réussir* qu'à la brocante, même si les heures fatigantes s'accumulent. Dans un premier temps, nous voulons ouvrir tous les deux un camion de vente ambulante de spécialités syriennes. Ce projet devrait nous prendre deux ans. Ensuite, quand nous aurons réuni assez d'argent, nous ouvrirons son restaurant et enfin, mon magasin d'ébénisterie. Il faut être patient. Pour l'instant, je veux continuer à travailler avec *Réussir*. C'est indispensable.

*Réussir* m'a énormément aidé et m'aide encore aujourd'hui. Grâce à eux, j'ai pu monter les dossiers de la CAF, connaître mes droits et obtenir des aides. Écrire les courriers seul aurait été impensable. L'équipe me connaît bien, ainsi que mon oncle, ils savent ce que nous pouvons faire et nous proposent des missions intéressantes.

Mais ils m'ont surtout permis de trouver du travail et des formations, en menuiserie

comme en langue française. Elles me permettent de mieux m'intégrer et, plus tard, de monter le projet qui me tient à cœur.

Je me sens bien en France, un pays où les gens sont traités sur un pied d'égalité.

Mon seul désir, aujourd'hui, serait de faire venir ma mère. Elle me manque tant.

**Un jour, elle viendra vivre à Nevers et nous serons tous réunis.**







# TATJANA LAME

**Je m'appelle Tatjana, avec un j, parce que je viens d'une ville d'Albanie, Vlorë, situé près de la frontière italienne. Si l'on m'avait dit que je m'installerais en France, dans la Nièvre, je ne l'aurais pas cru. Je ne parlais même pas français avant mon arrivée ! Mais la vie m'a entraînée sur des chemins imprévus. Aujourd'hui, je sais qu'on ne peut jamais deviner ce que l'avenir nous réserve, et qu'il faut se préparer à tout.**

## L'urgence médicale

Tout a commencé comme une histoire simple. Je menais une existence stable à Tirana, la capitale de mon pays. Bien sûr, rien n'était facile. Le matin, je me levais tôt pour aller travailler.

D'abord vendeuse dans un magasin de vêtements pour femme, j'ai vite gravi les échelons. Mes supérieurs ont compris qu'ils pouvaient me faire confiance et compter sur moi. Je suis devenue responsable de la boutique. Malheureusement, elle a fermé quelque temps plus tard : le patron n'avait pas payé ses impôts.

Heureusement, grâce à l'expérience acquise, j'ai pu retrouver un métier similaire dans un magasin de la chaîne d'habillement grecque attr@ttivo. Le travail me plaisait, mais m'épuisait. Il faut dire que je m'occupais aussi bien des factures et des relations avec les fournisseurs, que de la mise en rayon, des inventaires, des stocks, de la douane, de l'organisation des plannings des vendeurs et même de la gestion des embauches et du personnel. Mes supérieurs venaient voir de temps en temps si tout se passait bien. En Albanie, les contrats de travail sont rares et la sécurité de l'emploi inexistante. On peut être licencié du jour au lendemain. Les patrons demandent beaucoup, mais paient mal. Mon mari également travaillait dur. À nous deux, nous gagnions juste de quoi vivre, car les produits coûtent cher en Albanie. Les salaires, eux, restent bas : l'équivalent du SMIC s'élève à seulement 300 €. Nous nous en sortions quand même.

Jusqu'à ce que ma santé se dégrade. Vertiges, douleurs, céphalées à répétition, tension très faible, je ne pouvais plus travailler. Même m'occuper de notre fille s'avérait de plus en plus difficile. Pourtant, je suis dure au mal. Rester des heures debout, commencer tôt et finir tard, installer et désinstaller des collections, je le faisais volontiers. Mais

cette fois, mon corps m'échappait, souffrait. Les douleurs devenaient insupportables. Je ne pouvais pas laisser ma fille seule quand mon mari partait travailler. Ce n'était plus possible, je devais trouver une solution, et vite : avec l'unique salaire de mon conjoint, nous ne tiendrions pas longtemps. D'abord, je voulais savoir ce que j'avais.

Très stressée par notre situation, je suis allée faire des examens. L'hôpital public en Albanie ne disposait malheureusement pas d'appareils de haut niveau, et les médecins n'avaient pas le même niveau de formation que ceux des pays européens, car les structures adaptées manquaient.

Par chance, l'une de mes cousines était pharmacienne et mon beau-frère connaissait des spécialistes. Grâce à eux, j'ai trouvé une clinique privée qui pouvait me faire passer une IRM... à des coûts prohibitifs. L'examen était pourtant indispensable.

Heureusement, nous avons mis un peu d'argent de côté, et surtout, nos proches et nos amis nous soutenaient. En Albanie, la solidarité n'est pas un vain mot, et dans ma famille, tout le monde se serre les coudes. Ma mère, surtout, restait toujours avec moi. Nous avons laissé toutes nos économies dans les examens et l'IRM, mais ils n'ont pas donné de résultats précis.

- Vous avez un problème grave au cerveau qu'on ne peut pas soigner ici, m'ont dit les spécialistes que j'ai consultés. Vous devez aller à l'étranger.

La nouvelle est tombée comme un couperet, je n'en revenais pas. Il fallait partir.

Pendant ce temps, seul mon mari exerçait une activité rémunérée et la situation devenait intenable. Gagner assez d'argent était compliqué. Je ne voyais pas plus loin que le lendemain, et nous vivions au jour le jour. Les économies fondaient. Mon mari avait travaillé trois ans en Grèce et connaissait le système hospitalier. Il pensait qu'aller me soigner dans ce pays serait aussi peu efficace que le faire chez nous. Nous sommes donc partis faire des examens en Allemagne. Là-bas, tout s'est très bien passé. J'ai été soulagée d'apprendre que la tache dans mon cerveau était due à une chute ancienne et sans gravité dans mon enfance. Rien d'inquiétant. Le problème se situait ailleurs. Il fallait faire de nouveaux examens et entamer sur place des soins. Mais c'était impossible : l'IRM avait absorbé ce qui restait de nos économies. Le retour en Albanie a été difficile : mon état de santé s'aggravait et nous n'avions plus d'espoir. Je ne pouvais même plus m'occuper de notre petite fille. Cette fois, c'était fini.

- Et si vous veniez en France ? nous ont dit des amis qui habitaient Dijon depuis des années.

C'étaient d'anciens voisins de Tirana avec lesquels nous avons gardé des relations.

Leur proposition a rallumé le soleil : au point où j'en étais, j'étais prête à aller à l'autre bout de la planète, alors pourquoi pas la France ? C'était un pays plus grand, avec de bons médecins, bien formés et des appareils fiables. Ils trouveraient ce que j'avais. Avec un visa de trois mois, nous pourrions prendre des rendez-vous médicaux et obtenir un traitement. C'était notre dernière chance. Nos espoirs allaient-ils encore être étouffés dans l'œuf ?

## L'arrivée en France

À notre arrivée en avion, nos amis de Dijon nous ont accueillis chaleureusement. Mais sur place, une mauvaise surprise nous attendait : il fallait patienter six mois avant d'obtenir un rendez-vous avec un spécialiste. Comment allions-nous faire ? Je perdais mon autonomie, et mon état s'était encore aggravé. Je suis même tombée sans connaissance devant ma fille. Elle en a été très choquée. Fini les promenades au parc, les sorties au théâtre et au cinéma ensemble ! Moi qui avais toujours tout fait moi-même, je dépendais désormais des autres. Pourtant, nous étions venus pour me soigner, impossible de repartir sans avoir trouvé de solution.

Nous sommes restés un mois chez nos amis pendant que nos économies fondaient. Comme nous ne pouvions plus tenir très longtemps, ils nous ont mis en relation avec une association qui s'occupait des personnes sans-papier. Après avoir eu connaissance de notre situation et la gravité de mes problèmes médicaux, elle nous a pris en charge et logés dans un hôtel. Nous y avons habité un mois. J'allais toujours de plus en plus mal, mais j'apprenais le français. Je parlais déjà plusieurs langues, le grec, l'espagnol et l'italien. En raison de ma santé, j'étais prioritaire. Une autre association nous a proposé un appartement à Chantenay-Saint-Ambert.

Jamais je n'aurais imaginé un jour prononcer un nom de village comme celui-là ! Pas plus que je ne m'attendais à habiter dans un endroit semblable. C'était un château dans lequel vivaient une dizaine de familles de toutes origines : Arméniens, Pakistanais, Ivoiriens... Quelle chance pour nous !

Rencontrer ces gens issus d'autres cultures m'enthousiasmait. Chacun disposait de ses quartiers, mais partageait les services de buanderie et la cuisine. Nous avons passé de très bons moments. Leur façon de vivre, de parler et de manger me stupéfiait. En Albanie, nous voyons peu d'étrangers. En dessous de notre chambre se trouvait aussi une association qui accueillait des personnes trisomiques. Comme je prenais beaucoup de médicaments, je ne me souviens pas de tout. Même si notre situation était pénible, nous avons vécu une belle expérience.

Notre fille a commencé à fréquenter l'école sur place. Au début, elle ne savait rien. Mais elle a vite appris. J'étais émerveillée de la voir s'intégrer chaque jour et trouver des solutions pour se rapprocher des autres. Très sociable, elle s'est tout de suite fait des amis. En jouant, elle pratiquait la langue. Là-bas, elle est aussi montée sur un vélo pour la première fois. La regarder vivre et s'épanouir m'a soulagée.

Les rendez-vous médicaux se sont enchaînés à Nevers, Moulins et Dijon. Personne ne trouvait ce que j'avais. Pendant ce temps, nous avons quitté le château pour habiter une maison à Saint-Léger-des-vignes. Ma fille a commencé à se sentir bien à l'école et à se faire des amis. En plus, elle avait sa propre chambre. Puis on nous a emmenés à Saint-Pierre-le-Moûtier. J'étudiais le français avec ma fille, mais je maîtrisais la langue moins vite qu'elle ! Mon mari aussi s'efforçait d'apprendre, mais il avait moins de temps pour

le faire, car il devait s'occuper de moi, et surtout moins de tranquillité d'esprit. Il aurait pu partir, me laisser en France avec mes douleurs et mes médicaments, mais il est resté. C'est ça l'amour.

Un jour, nous avons reçu une très mauvaise nouvelle : la cour nationale refusait notre demande d'asile. Ma maladie n'avait pas paru suffisante pour justifier notre présence. Nous avons dû quitter notre maison, nous étions à la rue. Des voisins nous ont logés pendant un mois puis nous ont mis dehors. C'est alors que la maîtresse de ma fille a été exceptionnelle : elle nous a hébergés pendant quelques semaines et nous a ensuite confiés à une autre personne qui a accepté de nous louer un appartement à bas prix. Il était un peu insalubre, mais nous n'avions pas le choix. Nous avons lavé les murs à l'eau de Javel. Malgré tout, nous étions chez nous. Une fois installés, nous avons pu nous nourrir grâce aux Restaurants du cœur. À ce sujet, je voudrais saluer les associations françaises. En Albanie, on peut mourir de faim, pas en France.

Ma fille n'a pas souhaité quitter son école où elle s'était fait des amies et où sa maîtresse l'appréciait tant. Alors nous avons préféré faire matin et soir l'aller et retour à pied même si c'était loin, pour l'y emmener. Nous mettions une demi-heure quand il faisait beau, et quarante minutes quand il pleuvait ou neigeait.

Toujours sous traitements, je voyais des médecins qui ne comprenaient pas ce que j'avais. C'était à désespérer. Et un jour, on m'a orientée vers un spécialiste qui a trouvé. Enfin ! C'était une pathologie longue et lourde, et j'allais encore souffrir longtemps, mais je savais à présent de quoi il s'agissait et comment traiter la maladie. Je ne pouvais pas le faire en Albanie, je devais rester en France pour me soigner efficacement.

## Premier emploi

La préfecture ne nous donnait toujours pas les papiers. À cause du COVID, tout prenait du retard. Personne ne voulait savoir si nous étions vivants ou morts.

Peu à peu, cependant, j'ai pu retrouver une vie normale. Ma santé s'améliorait et j'ai senti les changements. Au bout de quatre mois, j'ai pu commencer à travailler en étant payée légalement en chèque emploi-service. Enfin !

Je n'étais pourtant pas au bout de mes peines : trouver une activité rémunérée n'avait rien d'évident. Heureusement, un de nos amis connaissait une dame qui recherchait une aide ménagère. Je suis allée la voir, nous avons discuté et je me suis mise à son service. Par chance, elle n'habitait pas très loin. Grâce à elle, je gagnais un peu d'argent et je retrouvais un peu d'autonomie. Ne rien faire me minait. Mais surtout, cette dame et moi, nous nous sommes tout de suite bien entendues. Elle me rappelait ma grand-mère. Moi qui adore les personnes âgées et les enfants, j'étais vraiment heureuse. Quel plaisir de lui lire

le journal, de l'aider à s'habiller et de lui préparer son petit déjeuner ! Je n'avais presque pas l'impression de travailler. Cette dame merveilleuse a fait une chute malheureuse un an plus tard et s'est cassé le col du fémur. Elle est morte à l'hôpital de Nevers.

Je ne trouvais pas d'autres clients. J'ai déposé dans toutes les boîtes aux lettres de Decize des prospectus disant que j'étais prête à garder des enfants, à repasser, à faire des ménages. Rien, pas de réponse. C'était désespérant. Travailler, ça ne sert pas seulement à se nourrir, mais à vivre, partager des expériences, créer des souvenirs, se faire des amis. De temps en temps, je trouvais un emploi pour un mois ou deux, mais rien de stable. C'était stressant. Comme je me sentais mieux, je pouvais aussi travailler davantage. Le bouche-à-oreille fonctionnait bien, mais pas encore assez.

Comme mon mari et moi nous faisons beaucoup de bénévolat sur Decize, notamment au centre socioculturel, les gens ont commencé à nous connaître et à savoir qu'ils pouvaient compter sur nous. Mais pendant la période du COVID, tout devenait plus compliqué.

## Réussir

Je connaissais *Réussir* depuis notre arrivée à Decize. J'y étais même entrée une première fois, mais la personne m'avait indiqué qu'elle ne pouvait rien pour moi tant que je n'avais pas de papiers. Au mois de juin, nous les avons reçus : notre situation se débloquait enfin ! Je suis tout de suite retournée à l'agence.

Dès le premier rendez-vous, la conseillère m'a bien accueillie et m'a expliqué comment fonctionnait *Réussir*. Ils proposaient du ménage, de l'aide à la personne, du jardinage et du bricolage. Je savais déjà qu'ils pourraient me procurer du travail. C'était écrit sur toutes leurs affiches et j'avais même reçu des prospectus dans ma boîte aux lettres. Je suis rentrée chez moi rassembler les papiers nécessaires et préparer un CV, puis je suis revenue tout présenter. Je n'ai pas été déçue : la personne avait une mission à me proposer. Quelques jours plus tard, mon dossier rempli, je me suis rendue chez une dame handicapée pour faire le ménage et laver les vitres. Tout a été vraiment rapide, bien plus que dans n'importe quelle agence.

Travailler avec *Réussir* présentait aussi un autre grand avantage : comme j'avais toujours des rendez-vous médicaux, je ne pouvais pas encore accepter d'emploi stable à plein temps. Les missions espacées me convenaient parfaitement tout en me permettant d'entrer peu à peu sur le marché du travail.

Pendant que je menais cette première mission à bien, j'ai rencontré la responsable d'une association de personnes handicapées qui m'a proposé de travailler aussi pour ses adhérents.

- Je vois que tu es sérieuse et que tu t'occupes bien des gens.

Grâce à elle, j'ai pu trouver de nouvelles missions qui m'étaient également confiées par

*Réussir*. J'effectuais ces différentes tâches plusieurs fois par mois. Tous les types d'activités me convenaient sauf ceux qui nécessitaient le port de lourdes charges, à cause de ma colonne vertébrale. Depuis juin, je travaille aussi avec une agence immobilière : je nettoie les locaux avant les locations. Malgré la récurrence des missions, rien n'est stable et tout est remis en question d'un mois sur l'autre. Mais je suis assurée de toujours être employée. Ne pas avoir de voiture réduit mes possibilités d'activité. Je n'ai pas encore assez d'argent pour m'en acheter une, mais j'ai déjà passé l'examen du code. Faute de véhicule personnel, je peux seulement me déplacer à pied ou en bus. J'ai eu plusieurs rendez-vous avec la responsable de l'accompagnement. Ensemble, nous avons discuté de ma situation, de ce que j'aimerais faire et de ce qui était possible sans voiture. Elle voulait savoir ce que *Réussir* pouvait me proposer de plus. Et elle a trouvé. Grâce à elle, j'ai pu m'inscrire à une formation d'auxiliaire de vie. J'ai d'abord participé à une réunion d'information très instructive. Le contenu et le déroulement étaient expliqués avec clarté, elle durerait plusieurs mois. Avec *Réussir*, j'ai pu préparer mon dossier et le déposer. Il a été accepté. Puis je suis allée passer un test préliminaire. Il fallait répondre à des questions, par exemple « que devait-on faire si un client ne se sentait pas bien ? », « Avait-on le droit de prendre l'argent liquide qu'il voulait nous donner pour aller lui acheter du pain ? » La formation a été repoussée plusieurs fois faute de candidats en nombre suffisant. En attendant, je continue les missions. Comme ma santé s'améliore, j'ai hâte de la commencer pour pouvoir ensuite chercher un travail fixe.

## Mes projets

Pour l'instant, je veux continuer à faire des ménages et du nettoyage, car je ne peux pas rester sans travailler. Mais j'ai hâte de pouvoir passer à un emploi qui me corresponde davantage. La formation m'ouvrira de nouvelles perspectives et me fera connaître les différentes possibilités qui s'offriront à moi : avec des enfants, des personnes âgées ou en situation de handicap, tout m'attire. Je pourrai les expérimenter et voir celles qui m'intéressent le plus. Je ne souhaite pas recommencer à vendre des vêtements. Ce métier me plaisait beaucoup, mais aujourd'hui, j'ai envie de découvrir de nouveaux domaines. Le travail, pour moi, c'est comme un coffre au trésor : dedans, on trouve des boucles d'oreilles, des colliers et des bracelets ; pendant un moment on porte les uns et ensuite, on met les autres ! Tout est beau.

Je voudrais aussi terminer les démarches administratives pour que mon mari puisse travailler normalement. Même si je suis plus à l'aise que lui pour parler et faire les demandes, ça reste une tâche compliquée : nous devons retrouver toutes ses fiches de salaire datant de la période où il exerçait son activité en Grèce et les faire traduire pour prouver qu'il a travaillé au moins trois ans dans l'Union européenne. Mais c'est en bonne

voie et je suis optimiste. Quand nous aurons terminé, nous saurons s'il faut d'autres documents ou si ceux que nous leur avons transmis suffisent.

Après la première formation, j'aimerais en suivre d'autres pour approfondir et me spécialiser dans le domaine où je me sentirai le plus douée, peut-être l'assistance aux enfants handicapés, je verrai. *Réussir* m'a permis de connaître cette première formation, et ils m'aident encore aujourd'hui à y participer.

Je suis bien en France, j'y ai fait ma vie, j'y ai mes amis et notre fille s'est bien intégrée. Elle fréquente le centre socioculturel et le cinéma. Nous allons bientôt pouvoir souffler un peu après ces années difficiles. Peut-être quitterons-nous Decize pour aller à Nevers si je ne trouve pas de travail ici, mais s'il y en a, nous resterons. Je me suis toujours débrouillée, tout est envisageable. Dans la vie, de nombreuses occasions se présentent. Et si le luxe coûte cher, le bonheur est gratuit. **J'ai choisi le bonheur.**





# PASCALINE TAVIAUX

**Je m'appelle Pascaline, j'ai vingt-cinq ans, une passion pour le ping-pong** et l'envie un peu folle d'ouvrir une épicerie de produits du terroir.

Mais la vie ne m'a pas fait de cadeaux, et les gens non plus. Parce qu'un jour, à l'âge de huit ans, j'ai commencé à bégayer. Et tout a dérapé.

Bégayer, c'est une vraie situation de handicap. La plupart des gens qui m'adressent la parole manquent de patience et parfois me méprisent. Même quand on vit cette situation depuis longtemps, on ne s'y habitue jamais. Alors je me bats et j'avance.

## Le traumatisme

Mon bégaiement a commencé après un traumatisme.

C'est arrivé quand ma petite sœur a été hospitalisée pour des problèmes pulmonaires. J'étais allée la voir à l'hôpital avec mes parents et, pendant quelques minutes, je suis restée seule avec elle dans sa chambre. Soudain, elle a commencé à s'étouffer et est devenue bleue. J'ai eu la plus grande peur de ma vie : allait-elle mourir ? Heureusement, les médecins sont arrivés et l'ont sauvée. Mais le choc avait été trop rude pour moi. Pendant tout le temps de son hospitalisation, je n'ai plus parlé, plus dit une seule syllabe. Ça a duré un an.

Quand elle est rentrée à la maison, les mots ont commencé à revenir dans ma bouche, heurtés, malhabiles, comme s'ils avaient peur de sortir. Mon bégaiement commençait. Il n'a jamais cessé depuis.

Vous imaginez la situation dans la cour de récréation ? L'orthophoniste que j'allais voir toutes les semaines m'a beaucoup aidée, mais à douze ans, j'étais trop âgée et j'ai dû arrêter les séances. Et le calvaire a continué : les autres enfants se moquaient de moi et me harcelaient.

Heureusement, je pouvais me défouler en pratiquant ma passion, le tennis de table. C'est un sport complet et exigeant, une vraie école de discipline. Au club de Saint-Benin, j'ai vite progressé et je suis monté sur le podium. Entre huit et douze ans, j'ai remporté sept fois le championnat de la Nièvre et j'ai été vice-championne de Bourgogne.

Quand je joue, je mets tous mes problèmes dans la balle, et j'oublie tout. Malheureusement, j'étais sur le point d'intégrer l'équipe de France quand mon médecin m'a interdit la pratique sportive : la croissance augmentait mes graves problèmes osseux et musculaires et je me blessais sans cesse. À douze ans, renoncer à ma passion a été une profonde frustration, mais je n'avais pas le choix. Je me suis résignée.

Tout est devenu plus difficile : plus d'orthophoniste, plus de tennis de table, et au collège, la situation empirait. Les élèves ne me laissaient jamais tranquille, ils me frappaient même. Un jour, pendant la récréation, une fille m'a attrapée par le col et m'a frappé le crâne contre le mur. Elle m'a donné des coups dans le ventre et encore à la tête. Quand je me suis évanouie, elle m'a laissée par terre. À l'hôpital, le diagnostic est tombé : traumatisme crânien.

- À un centimètre près, vous y restiez, m'a dit le médecin.

Mes parents et moi, nous avons porté plainte. L'adolescente a été envoyée en maison de redressement et a été mise sous tutelle, mais cette violence m'a traumatisée. J'ai d'ailleurs gardé une bosse sur la tête. Désormais, je ne laisse personne m'agresser.

## Le CAP

Malgré la situation, je me suis concentrée sur mon avenir et mon projet professionnel : travailler dans la vente. En troisième, j'ai suivi un parcours découverte de trois heures par semaine. Les contacts avec les gens et la connaissance des produits m'ont tout de suite plu.

Puis j'ai décidé de faire un CAP de vente, et j'ai bien fait. J'étais en alternance au Carrefour Market de Decize pour la partie pratique et au CFA de Marzy pour la théorie, une semaine sur quatre.

Les cours et l'apprentissage, bien encadrés, m'ont tout de suite plu. L'environnement accueillant aussi.

- Vas-y, prends ton temps pour parler, m'ont-ils dit.

Ils ont pris en compte ma personnalité ! C'était un vrai soulagement pour moi.

En tant que responsable des produits locaux et des commandes, j'ai appris à mettre en place des promotions et à être au contact direct des gens. J'ai occupé plusieurs postes. Quand j'étais au drive, il m'arrivait souvent de faire trente-cinq kilomètres à pied dans la journée. Je les mesurais grâce à mon podomètre. Parfois, nous n'étions que deux pour traiter quarante à cinquante commandes en quatre heures. Il fallait faire vite. Cette activité me plaisait : depuis que je suis toute petite, j'aime bouger.

Les contacts avec les clients m'ont aidée à sortir de ma coquille, moi qui étais très

timide. J'allais désormais plus facilement vers eux, et avec les étrangers, je parlais aussi anglais ou allemand. Je bégaié moins dans une langue étrangère.

Pour la première fois, je me suis fait des amis et je me sentais bien.

Le CAP a duré deux ans.

L'examen final s'est bien passé, malgré le stress. J'avais deux atouts : mon travail sérieux et ma très bonne mémoire. Les professeurs ont très bien noté mon dossier de présentation sur les chouquettes, et aussi le reste de mon travail : j'étais vraiment contente.

Grâce à l'expérience accumulée, j'étais capable de vendre de l'alimentaire comme du non alimentaire à tous les types de clients.

## Le bac professionnel

Ensuite, j'ai tout de suite intégré un bac professionnel commerce : une semaine au CFA de Marzy, et une en entreprise, en alternance. Après le CAP, c'était la meilleure voie.

Les professeurs appréciaient mon travail et les cours me plaisaient. J'avais modélisé une maquette en trois dimensions dans un logiciel pour montrer l'intérieur d'un magasin avec la répartition des produits. Ça m'a pris deux mois. Quand je l'ai présenté, ils ont tous applaudi, même le directeur du CFA. C'était la première fois que ça m'arrivait, j'en ai pleuré.

Mais j'habitais Decize et l'internat coûtait trop cher. Je devais prendre le train tous les jours, me lever à cinq heures, et, sur place, je faisais beaucoup d'heures supplémentaires, y compris le week-end. Je terminais tard, vers vingt heures. Le soir, je n'avais ni le temps de manger ni la force de revoir mes cours. C'en était trop pour moi, j'étais épuisée. En quelques mois, mes notes sont passées de 15 à 6. J'ai même envisagé de me suicider. Ma mère a tout de suite compris ce qui se passait : je faisais un burn-out. Alors, j'ai tout arrêté. Le médecin m'a prescrit des anti-dépresseurs et j'ai dormi cinq jours.

J'ai tenu un an, il en fallait deux, mon bac n'a pas pu être validé. L'avenir s'assombrissait.

Alors j'ai tout tenté. Pôle emploi, les petites annonces, les petits boulots, tout était bon. Je voulais travailler. Mais le bégaiement complique tout.

Plutôt que de rester sans rien faire, j'ai réussi à trouver une formation de vendeuse en animalerie entièrement en ligne. J'évitais la fatigue des transports et je pouvais me consacrer uniquement aux cours. Le vocabulaire compliqué rendait le contenu difficile à assimiler, je n'ai pas pu continuer, même si j'ai validé une partie de la formation.

Je me suis ensuite inscrite à la mission locale et j'ai été prise dans le programme « Garantie jeunes ». Des stages d'un mois dans des commerces locaux m'ont remis le pied à l'étrier : travailler dans des magasins de chaussures, en particulier, m'a plu. Je recevais aussi une petite rémunération et j'ai pu suivre des cours sur la rédaction de CV

et de lettres de motivation.

Mais quand j'ai envoyé mes premières réponses aux offres d'emploi, on me répondait : « Vous êtes trop expérimentée ». Je leur aurai coûté trop cher, j'ai dû enlever des lignes à mon CV. C'était frustrant.

## Réussir

Et un jour que je descendais la rue dans le centre de Decize, mon regard a été attiré par des offres d'emploi. Elles m'ont tout de suite intéressée. Je suis entrée. C'était la première fois que je mettais les pieds dans les locaux de *Réussir*.

Je ne savais pas alors à quel point j'avais de la chance.

Un mois après mon inscription, on m'a appelée pour un déménagement. Quand j'ai vu qu'il fallait transporter un lit et un canapé au deuxième étage sans ascenseur, j'ai été surprise, mais ce n'était pas un problème. Enfin j'avais du travail ! Certains employés posent des conditions, disent qu'ils veulent tel ou tel type de travail, pas moi. J'ai dit « j'accepte tout ».

Très vite, j'ai enchaîné les missions de déménagements ou de nettoyage d'espaces verts, de locaux d'entreprises, de greniers, de caves et de garages. C'est un travail très physique. Au début, j'en faisais assez pour gagner ma vie, et peu à peu, grâce à l'expérience acquise lors des contrats de *Réussir*, j'ai trouvé des emplois supplémentaires. Par exemple, avec le chèque emploi service, j'ai travaillé comme femme de ménage et garde de chiens.

Et un jour, peu avant Noël, j'ai eu une incroyable surprise. Après un contrat proposé par *Réussir*, le client a vu comment je travaillais. Il s'est dit « Elle est sérieuse et déterminée », alors il a décidé de m'embaucher. Je n'en revenais pas. C'était le plus beau des cadeaux de Noël !

Depuis trois ans, *Réussir* me propose des emplois de toutes sortes. Grâce à l'accompagnement et au suivi régulier de mon dossier, ils connaissent mes capacités et me proposent des contrats en rapport avec mes compétences. Ils savent qu'ils peuvent compter sur moi. Leurs contrats m'aident à stabiliser ma situation.

On me présente des CDD pour un jour ou trois mois, par exemple de la distribution de prospectus ou des ménages. Ces rentrées d'argent constantes me permettent de maintenir mon équilibre financier et d'avoir l'esprit plus libre pour réfléchir à mon avenir.

*Réussir* m'a ainsi permis de sortir la tête de l'eau.

Aujourd'hui, les emplois qu'ils me proposent m'apportent un complément de revenus. Je peux ainsi préparer avec sérénité mes projets. Et j'en ai plusieurs !

## Mes projets

Après avoir hésité à créer un refuge pour animaux, j'ai choisi d'ouvrir une boutique de produits locaux destinés au Nivernais comme aux touristes. Les gens connaissent si peu la variété et la qualité des produits qui existent tout près de chez eux ! Viande, fromage, légumes... la Nièvre regorge de petits artisans aux productions savoureuses. Mon emploi de responsable des produits locaux au Carrefour m'a fait connaître de nombreuses spécialités et leurs créateurs. Nous avons beaucoup discuté et aujourd'hui j'ai un carnet d'adresses bien rempli, que ce soit des confitures fabriquées par des moines ou de délicieuses terrines du Morvan. C'est très varié. Je suis assez confiante, car les clients en ont assez de manger des aliments remplis de pesticides. Ils veulent de la qualité et de la nourriture bio.

Repérer des fournisseurs est la première étape.

Ensuite, je dois trouver des locaux. J'ai repéré une épicerie que sa propriétaire veut revendre, mais le marché de l'immobilier dans ce domaine bouge peu. Les magasins disposant de chambres froides sont peu nombreux.

J'ai aussi prévu de faire une bonne communication pour me faire connaître. C'est cher. Donc pour l'instant, je monte mon budget. La comptabilité n'est pas mon fort, mais je m'y mets doucement.

La situation actuelle complique tout, mais je suis déterminée et j'y mettrai le temps qu'il faudra, quitte à accepter toutes sortes de petits boulots, même si c'est dur.

J'ai aussi repris le tennis de table. Retrouver mon niveau précédent reste difficile, mais je m'accroche. Il faut du temps et beaucoup d'entraînement, au moins cinq heures par semaine, pour atteindre un niveau élevé. La compétition me manque, mais ce sport m'aide beaucoup. Dès que j'en fais, je me sens libérée du poids du travail et je me calme. Je me sens bien.

Mon objectif aujourd'hui est de devenir entraîneur fédéral, même si je sais que le chemin est long. Il faut mille trois cents points (j'en suis à environ six cent trente) et connaître tous les gestes du tennis de table : ça ne me fait pas peur. J'ai déjà suivi une formation d'assistant-entraîneur qui m'a passionnée. L'examen durait trois jours. Je ferai ensuite la formation d'arbitre régional puis je suivrai celle d'arbitre national et enfin celle de juge-arbitre. Avec moi, il y aura au moins une femme de plus dans ce sport !

## Aujourd'hui

Quand je regarde ma vie aujourd'hui, je suis heureuse.

Malgré ma timidité et mon bégaiement, je suis sortie un peu de ma coquille et j'ai de bonnes relations avec les gens. Je peux avoir un emploi, jouer au ping-pong et trouver ma place.

*Réussir* m'a aidée à retrouver le monde du travail en m'aidant à acquérir des expériences variées et en montrant à mes employeurs que je suis sérieuse et efficace. Il m'a aussi apporté de la confiance en moi, et j'en avais vraiment besoin, en contribuant à montrer ce que je vaudrais et à me faire relativiser.

**Aujourd'hui, je suis bien dans ma tête et j'ai très envie de réaliser mes projets.**







# MASSINISSA TIDJET

**Je m'appelle Massinissa, du nom d'un grand roi numide de l'Antiquité.** J'ai quitté la compagnie maritime algérienne où je naviguais pour vivre avec ma femme française, et aujourd'hui, je rêve d'un avenir stable dans une ville que j'apprécie.

Je suis entré très jeune dans la vie active. Quand j'ai eu quinze ans, mon père est mort. Il était marin sur les ferrys méditerranéens. Comme il nous avait laissé un peu d'argent, ma mère a accepté que mon frère aîné parte avec sa part. Seul majeur de la fratrie, il désirait poursuivre ses études en France.

Puis ma mère s'est retrouvée sans grandes ressources. Pire, elle pouvait difficilement travailler : à cette époque, une femme honnête ne devait pas proposer de services de couture ni de ménage si elle voulait garder sa réputation. Plus grave encore, elle est devenue dépressive. Nous en avons beaucoup souffert.

Après le départ de mon frère, il ne restait que moi pour faire vivre la famille. Heureusement, pour les fils de marins décédés, l'État payait les études et le passage du brevet de matelot. Il leur réservait aussi le poste de leur père. C'est ainsi que j'ai quitté l'école pour passer les examens maritimes. Je voulais m'orienter vers la mécanique et les voitures, mais je n'ai pas eu le choix.

## Le métier de marin

Le 30 avril 2003, j'ai donc repris la place de mon père, après les années de formation, et ma famille n'a plus eu de souci à se faire. Mes sœurs ont fait des études et ont de bonnes situations : l'une vit à Reims et l'autre au Canada. Mon frère cadet travaille dans l'informatique. En arrivant sur les bateaux, j'ai retrouvé les amis de mon père. Ils appréciaient beaucoup son caractère posé et sa fiabilité. Moi, je devais lui faire honneur et me montrer à la hauteur de sa réputation. Il était mécanicien. Mais ils m'ont déconseillé de suivre ses traces : entre les températures insupportables (au tour de cinquante degrés) et les produits chimiques, on mène une vraie vie de chien. Matelot me convenait mieux.

L'embarquement durait en général trois mois. Le premier mois, on effectuait un travail de quart, donc de surveillance du ferry et de résolution des problèmes, selon trois

plages horaires en rotation : minuit-8h, 8h-16h, 16h-minuit. Le second mois, on faisait le « garagiste », c'est à dire que nous nous occupions des véhicules embarqués et de l'entretien du parking, nettoyage et peinture. Le dernier mois était consacré à la « ronde extérieure », nettoyage et entretien du ferry.

Sur un bateau, on apprend vite la solidarité et à rester soudés. On passe parfois trois à quatre mois avec la même personne, la journée et la nuit. On vit ensemble des moments de joie, mais aussi de peur et de mort. Ça crée des liens.

Une fois, nous faisons la liaison Skikda-Alger, dans une région connue pour son mauvais temps. L'Algérie louait un bateau norvégien, commandé par un capitaine russe qui avait navigué sur les océans, mais jamais sur la Méditerranée. Il était secondé par un adjoint algérien qui, lui, avait fait souvent la traversée. La tempête menaçait, et l'Algérien avait fortement déconseillé au Russe de quitter le port.

- C'est du suicide !
- Qui commande ici ? a répondu le Russe.

Et nous étions partis, malgré un vent de force douze. Au lieu de vingt-quatre heures de trajet, nous avons passé six jours sur une mer démontée. Notre navire a été porté disparu. L'eau rentrait partout, cassant les vitres de la passerelle et notre antenne VHF. Nous ne pouvions plus appeler les secours.

Les vagues commençaient à desceller les hublots. Terrés dans les cabines, les passagers n'en pouvaient plus. Plusieurs fois, nous avons failli chavirer et j'ai bien cru ma dernière heure venue.

Enfin, nous sommes arrivés au port. Les garde côtes sont montés à bord pour parler au commandant, puis il est reparti en Russie.

En 2007, j'ai rencontré ma femme, lors d'une traversée sur mon ferry. Au début, nous étions seulement amis. Elle était fière de dire à ses proches qu'un jour je l'appelais de Barcelone et un autre, de Marseille. Puis nous nous sommes mariés en 2012.

Elle est franco-algérienne et vient d'un autre département. Après nos noces, elle a passé trois mois de vacances chez moi, à Bajaya, avant de rentrer en France, à Nevers, où elle terminait ses études. Et moi, je suis reparti sur le bateau.

Le retour m'a semblé rude. Peu à peu, être séparés nous a pesé. Nous nous disputions. Elle voulait que je rentre plus souvent. Et moi, j'étais triste de ne pas la voir. À la naissance de notre fille, en décembre 2013, j'étais en mer. Je l'ai tenue dans mes bras pour la première fois quand elle a eu sept mois. Mes absences nuisaient à mon moral et j'angoissais. Ma femme me manquait et je me posais des questions sur mon travail. Qu'elle vienne vivre en Algérie n'aurait rien changé. Alors mon métier a commencé à ne plus me plaire.

En 2015 est né notre deuxième enfant, un garçon, puis une autre fille en 2017. Les retrouvailles devenaient difficiles à gérer. Les faire venir en vacances en Algérie m'obligeait à trouver des solutions compliquées : leur envoyer les billets, demander à quelqu'un d'aller les chercher à Marseille, les attendre, les ramener... Elle aimait sa vie en France où elle travaillait comme assistante maternelle, et elle en avait aussi la nationalité. Nous avons failli nous éloigner l'un de l'autre.

## L'arrivée en France

J'ai choisi de venir m'installer en France avec elle. Ma mère m'a aidé à prendre cette décision difficile. Clairvoyante, elle avait compris que j'avais besoin de rester auprès de ma femme. Changer de métier et reprendre une autre vie déstabilise. J'ignorais quel travail je pourrais bien faire et cet aspect m'inquiétait. Alors, j'ai tout laissé derrière moi. C'était le choix le plus délicat de ma vie, mais je ne le regrette pas.

Au début, les difficultés se sont accumulées. J'ai eu l'impression qu'on me réveillait à coups de gifles. Heureusement, chez les marins, nous devenons tous vite polyvalents. En mer, il faut savoir tout faire avec ce qui se trouve à bord.

C'est à cette période qu'on m'a parlé de *Réussir*.

## Réussir : le premier contrat

Tout a commencé au moment où j'ai pris contact avec des agences d'intérim. L'une m'a rappelé pour me parler d'une formation de quatre mois, payée. Après l'avoir suivie, on m'a conseillé de proposer mes services chez *Réussir*. Même si je ne les connaissais pas vraiment, je voyais régulièrement leur devanture en passant sur la route. J'ai déposé mon CV, la rapidité de leur réponse m'a surpris. La coordonnatrice chargée des missions m'a reçu et m'a demandé mon parcours. Quand elle m'a dit « on vous recontactera », j'ai cru que ce serait comme avec les autres et qu'elle ne le ferait pas. Je me trompais. Quelques jours après, ils m'appelaient : mon CV les intéressait. Et dès août 2019, je réalisais ma première mission pour eux : changer une boîte aux lettres. Et pas n'importe laquelle ! Encadrée dans le mur d'une ancienne maison, elle avait donné du fil à retordre à d'autres ouvriers comme le montraient les traces laissées. La sortir n'a pas été facile, une bonne demi heure a été nécessaire, mais j'y suis parvenu. La propriétaire était ravie et moi aussi. Quand ma référente de chez *Réussir* est passée vérifier, elle a vu la qualité de mon travail et m'a félicité. J'avais réussi ma première mission.

Depuis, je collabore avec eux et ils m'appellent. La lecture de mon CV leur a montré

qu'en tant qu'ancien marin, je savais réaliser de nombreuses tâches différentes. Je maîtrise plusieurs compétences acquises au cours de ma vie de matelot. J'ai appris à me débrouiller avec ce dont je disposais. Une fois, sur le bateau, j'ai même fait cuire des œufs au chalumeau dans la salle des machines ! Mais, malgré mes brevets de navigation internationaux, je ne pouvais pas obtenir d'équivalences dans d'autres domaines que la marine.

Par ailleurs, je suis un peu maniaque et perfectionniste : j'aime les choses bien droites. Le propre et le correct me conviennent.

Après plusieurs missions, les conseillers de chez *Réussir* ont compris qu'ils pouvaient compter sur moi et m'ont fait signer un contrat de quatre mois. Pour moi, travailler importe plus que le reste. Régulièrement, je fais des bilans d'étape avec mon accompagnatrice. C'est très utile. Je peux lui parler de la manière dont se déroulent les missions et lui dire si elles se sont bien passées. Elle me propose aussi des formations. J'ai refusé celles d'agent de sécurité qui ne m'intéressaient pas. Avoir géré des centaines de passagers m'a suffi, je ne veux plus me retrouver au contact de tant de gens. Aujourd'hui, je préfère travailler plus tranquillement. Mais à Nevers, on ne trouve pas beaucoup de propositions.

Pendant les points d'étapes, *Réussir* me donne aussi des conseils et des pistes pour trouver du travail. Je me suis donc inscrit à Pôle emploi pour essayer de faire valider mes compétences en mécanique. Sans succès. D'autres essais n'ont rien donné, je me suis découragé. Ce n'est pas mon genre : je sais que je suis fiable et sérieux et je voudrais le prouver à tous ces gens qui en doutent.

## Mes missions chez *Réussir*

Heureusement, la coordonnatrice m'a proposé des missions très différentes. J'ai tout accepté. Une fois, par exemple, je devais aider une vieille dame à faire les courses en lui portant son sac comme j'aurais pu le faire pour ma grand mère. Cette mission m'a beaucoup plu.

J'effectue souvent des transports de personnes et j'aime ça. Mais toutes les missions enrichissent mon parcours et me font découvrir des domaines nouveaux. À chaque fois, je reste discret, on peut me faire confiance.

Ma mission préférée date de peu de temps. Je devais ramener chez lui un enfant d'une dizaine d'années. Il vivait dans un foyer et allait voir sa mère à Château-Chinon. Personne n'avait mis le gardien au courant, il ne savait pas qui je venais chercher. Après ce petit malentendu, tout a été réglé et il est parti chercher le garçon. Nous avions une heure de retard. Sur la route, je suis allé aussi rapidement que le permettaient les limitations de vitesse : il devait arriver à l'heure pour son rendez-vous avec sa mère. Là

bas, les éducateurs l'ont pris en charge et j'ai attendu la fin de la visite.

À onze heures vingt, il est sorti, serré contre sa mère. Depuis combien de temps ne l'avait-il pas vue ?

Comme je comprends ces gestes ! Cette mission m'a marqué.

Une autre mission m'a montré qu'il ne fallait pas toujours rester discret. C'était à la fin de l'été, dans les immeubles de la grande pâture, je remplaçais un gardien. Nettoyer, ranger et répondre aux demandes me plaisait, car j'aime la propreté et rendre service. Je le faisais volontiers, mais chaque fois en restant dans l'ombre. Au point qu'un jour le responsable des immeubles est venu me voir

- Les locataires se plaignent, ils disent que tu n'as rien nettoyé.

Il a lu la surprise sur mon visage.

- Viens, lui ai je dit, je vais te montrer. Tu verras de tes propres yeux.

En arrivant dans le hall de l'immeuble concerné, il a vu les poubelles vidées, les sols nettoyés et les murs lessivés.

- Monte aussi aux étages, lui ai-je dit.

- Ce n'est pas la peine.

- Si, viens voir.

Il aurait pu croire que je n'avais nettoyé que le hall. Très vite, il a compris ce qui s'était passé, et il m'a donné un conseil.

- Quand tu nettoies, il faut que tu fasses du bruit et que tu donnes des coups de balai contre les portes. Sinon, les gens croient que tu ne fais rien.

Et moi qui faisais toujours très attention, craignant qu'un bébé dorme ! À partir de ce jour, j'ai donc moi aussi fait un peu de bruit, mais pas trop quand même.

Une autre fois, après une autre mission de nettoyage, j'étais sur le point de quitter les bureaux quand j'ai vu arriver la responsable. Sa mine sévère n'augurait rien de bon.

- Vous partez déjà ?

Elle croyait que je n'avais rien fait et que je m'en allais discrètement. Je lui ai montré tout ce que j'avais nettoyé. Les bureaux dépoussiérés, les vitres lavées, tout était propre. Elle m'a félicité : j'avais tout terminé avant l'heure.

Certaines missions m'ont aussi permis de rencontrer des gens vraiment bien. En janvier, je n'avais presque pas de travail. Quand *Réussir* m'a proposé un déménagement, j'ai été ravi. Avec un autre employé, nous devions aller à Imphy en camion. Et là, surprise ! Alors que nous ne nous connaissions pas et que nous ne nous étions jamais vus, nous avons tout de suite sympathisé. Son attitude alerte, son sourire et son dynamisme manifestaient d'emblée son sérieux. Nous avons très bien travaillé ensemble. Avec des personnes comme lui, je sais que les avantages seront partagés autant que les risques : c'est rassurant. Pendant la pause de midi, il s'est isolé pour ne pas me déranger. Je lui ai proposé de partager mon déjeuner, c'était du couscous et il y en avait bien assez pour deux. Et tout s'est très bien passé.

*Réussir* m'a aussi apporté une grande aide dans le règlement d'une amende que je n'avais

pas méritée. Ils ont été très gentils et très efficaces et j'ai pu payer la somme en plusieurs fois. Je leur en suis reconnaissant.

## Mes projets

Mon avenir, je le vois ici, à Nevers avec mes enfants. Je veux qu'ils grandissent dans cette ville calme et tranquille. Quant à moi, j'aimerais trouver un emploi plus stable, peut être même un CDI. Gardien d'immeubles me plairait beaucoup. Je l'ai déjà fait plusieurs fois et les responsables comme les habitants avaient apprécié mon travail.

Une fois, je faisais un remplacement dans un immeuble et j'ai tout de suite constaté la saleté du hall. Des canettes, des restes de hamburgers s'entassaient, c'était dégoûtant jusqu'au deuxième étage.

Alors le premier jour, je me suis levé tôt et j'ai tout nettoyé de fond en comble. Le sol et les murs ont retrouvé leur blancheur et j'ai disposé des poubelles propres. Quand les jeunes ont commencé à arriver, dans l'après midi, ils n'ont pas reconnu les lieux. L'un d'eux est même ressorti pour vérifier le numéro de l'immeuble. Je suis allé les voir.

- Qui a nettoyé ? m'ont ils demandé.

- C'est moi. Tu as vu, c'est propre, c'est beau. Là, tu as le sac poubelle. Je veux que vous jetiez tout là dedans. Chaque jour, je mettrai un sac propre.

Le lendemain, ils jetaient tout dans le sac.

Le chef de secteur n'en a pas cru ses yeux. Il m'a convoqué. Je lui ai tout expliqué :

- Ce sont des jeunes perdus, ça ne sert à rien de parler, il faut leur montrer les choses.

Plus tard, quand la société a cherché un gardien, j'ai donc postulé. Et le chef de secteur m'a soutenu. J'ai fait une lettre de motivation et j'ai passé un entretien mais ils ont pris quelqu'un d'autre. Je n'ai pas encore demandé la nationalité française. Je ne veux pas la prendre par intérêt. Cette démarche doit venir du cœur et je me sens encore algérien.

En attendant, je cherche un travail fixe pour pouvoir organiser ma vie, et *Réussir* m'aide. Quoi qu'il arrive, je ferai face, car je suis motivé et patient. **Je m'adapte toujours et je trouverai un emploi stable.**





# LUAKA BONAVENTURE

**Je m'appelle Luaka et j'aime la France.** Mais si l'État congolais n'avait pas fait faillite, jamais je n'aurais quitté mon pays. Aujourd'hui, je suis heureuse de vivre ici et d'y travailler ; c'est là que se joue l'avenir de ma fille, et je ferai tout pour qu'elle réussisse. Mais rien n'est simple.

Je suis aide-ménagère, alors que, quand je vivais à Kinshasa, au Congo, j'étais infirmière diplômée et je travaillais à l'hôpital. J'adorais mon métier. Mon père venait d'une famille plutôt aisée, nous avions des gens de maison pour faire le ménage et j'ai fait des études à l'université.

J'ai toujours aimé être indépendante et j'ai donc voulu être financièrement autonome avant de me marier. C'était mon choix. J'ai épousé mon mari quand j'avais 27 ans et lui 29. Nous avons eu notre fille quand j'avais 33 ans. Mais la situation du pays s'est vite dégradée et il est devenu de plus en plus difficile pour mon mari de trouver un travail rémunérateur.

Il est alors parti dans l'est du pays pour affaires malgré la guerre qui sévissait là-bas. Mais un jour, il s'est fait voler toutes ses marchandises et son frère a dû lui envoyer de l'argent pour l'aider. Il a aussi vécu des moments terribles à cause des combats.

- C'est trop risqué, lui a dit son cousin, tu devrais venir ici, en France.

La France lui plaisait. Il a accepté de partir.

C'était en 2009.

## Le départ de mon mari

Moi, je suis restée au pays avec ma fille, Bénédicte. Elle avait quatre ans. Notre vie est devenue soudain plus compliquée. Ma mère était furieuse et disait qu'il nous abandonnait. Je disais sans cesse à ma fille que nous partirions un jour le rejoindre, même si je n'en savais rien.

Pendant neuf ans, j'ai habité avec ma belle-famille, car nous n'avions pas assez d'argent pour vivre seules, ma fille et moi. Grâce à mon travail à l'hôpital, j'apportais pourtant de l'argent au ménage et au départ, tout s'est plutôt bien passé.

Nous communiquions par téléphone et par visio, et mon mari envoyait de l'argent pour les frais scolaires de sa fille. Il a vite trouvé un emploi de vigile et s'en sortait bien. Comme le temps passait, l'affection entre nous disparaissait. Je savais qu'il voyait d'autres femmes.

Il aurait sans doute voulu que je le quitte et qu'on dise que c'était moi qui ne voulais plus de lui. Mais je n'en ai rien fait. Nous étions mariés, il avait une fille, il devait assumer.

Moi, je lui suis restée fidèle.

Parfois, je le mettais face à ses responsabilités :

- Si tu ne veux plus de nous, dis-le et nous entamerons une procédure de divorce.

Mais il refusait d'être à l'origine d'une séparation entre nous.

Malgré les difficultés, j'ai continué à me débrouiller seule, à gagner de l'argent et à élever ma fille.

Puis en 2016, tout s'est accéléré.

D'abord, mon beau-père est décédé. Il était gravement malade, mais cet événement nous a surpris et profondément chagrinés. Mon mari s'est déplacé de France pour assister à l'enterrement. Il n'était pas revenu depuis sept ans. Puis il est reparti.

Ma belle-mère a alors commencé à changer : elle n'avait plus envie de nous voir chez elle et se sentait fatiguée. Elle aimait aussi beaucoup l'argent et ne voulait pas le dépenser pour nous. Chacun de ses gestes et la moindre de ses paroles montraient qu'elle souhaitait notre départ.

De son côté, mon mari m'avait dit qu'il voulait rester en France. La situation se compliquait. Je croyais qu'elle ne pourrait pas empirer, je me trompais.

C'est à ce moment-là que l'état a fait faillite.

À partir de 2016, je n'ai plus été payée. En 2017 non plus ni en 2018. La vie devenait impossible.

## L'arrivée en France

À son arrivée, mon mari avait demandé le regroupement familial pour ma fille et moi. Il a été surpris de recevoir finalement l'autorisation en 2018.

Nous pouvions partir le rejoindre !

La France m'intéressait beaucoup, bien plus que la Belgique.

Cette nouvelle m'a réjouie : là-bas, je trouverais du travail dans un autre hôpital et je serais payée. Voilà pourquoi j'ai quitté mes amis et ma famille sans trop de regret.

En réalité, je n'avais aucune idée de ce qui m'attendait.

Le 2 juillet 2018, j'ai mis pour la première fois le pied sur le sol français, pleine d'espoir. Au début, mon mari nous a prises en charge, ma fille et moi.

Comme tous les immigrés, nous avons passé une visite médicale. Elle doit être réalisée dans les trois mois après l'arrivée. Tout était normal.

Ma fille et moi avons été surprises par le climat français. Même si nous étions au cœur de l'été et que le soleil brillait comme chez nous, le vent, lui soufflait froid. Au Congo, il est toujours chaud en cette saison.

Dès que j'ai pu, je me suis inscrite à Pôle emploi pour trouver du travail. Une mauvaise surprise m'attendait :

- Votre diplôme d'infirmière n'est pas reconnu en France, m'a dit mon conseiller.

Je suis tombée des nues.

J'avais fait quatre ans d'université à Kinshasa et tout se passait comme si je n'avais rien étudié.

- On pourra essayer de le valoriser, mais il faudra refaire une formation à vos frais.

C'était une très mauvaise nouvelle. Mes espoirs déçus m'ont un peu abattue, mais ça n'a pas duré. Au moins, je parlais français et je pourrais trouver un autre emploi. J'ai posé de nombreuses questions sur les formations et les autres métiers dans le même domaine que le mien. Travailler à l'hôpital est une vocation et j'avais vraiment envie de rester dans cet environnement médical. Mon conseiller m'a alors parlé d'une formation d'aide-soignante. Elle coûtait cher, ce ne serait pas pour tout de suite.

Je me suis alors souvenu des paroles de ma mère :

- Quand tu pars dans une nouvelle ville, regarde comment les gens gagnent de l'argent et fais comme eux. Accepte tout, fais des ménages.

Elle avait raison, je devais m'adapter. D'autant plus que je n'avais aucune envie de rester chez moi à ne rien faire. J'aime bouger.

## À la recherche d'un travail

Nous avons inscrit notre fille au collège des Courlis. C'est une bonne école et elle s'y plaisait. Elle était surtout ravie de se trouver dans un nouvel environnement. Elle est très courageuse.

Avec mon mari, la situation restait compliquée, car nous n'avions pas grand-chose à nous dire et il subvenait à nos besoins. Nous nous parlions peu et la vie à la maison n'avait rien de simple.

J'ai pris rendez-vous avec mon conseiller Pôle emploi qui m'a orienté vers la Régie de Quartier pour faire connaître ma disponibilité. Mon mari a aussi fait savoir à tous ses contacts que j'étais prête à faire toutes sortes de travaux. Mais à ce moment-là, personne n'avait rien à me proposer. J'ai été découragée. Je ne voulais vraiment pas passer mes journées à la maison. J'étais prête à tout, même à faire du nettoyage.

Il fallait attendre.

## Réussir : le premier contrat

- Êtes-vous disponible ?

Nous étions le 10 octobre 2018 et je recevais un appel de *Réussir*.

- Une entreprise cherche une remplaçante pour faire du ménage pendant deux jours. Quelle joie ! Enfin, je trouvais un travail. Deux jours, c'était peu, mais c'était un début. Je suis tout de suite allée signer le contrat. Finalement j'ai fait plusieurs jours, mais le travail s'est révélé plus difficile que ce à quoi je m'attendais.

Faire le ménage dans une entreprise n'a rien à voir avec celui que l'on fait chez soi. Monter et descendre l'aspirateur dans les escaliers, laver les toilettes, nettoyer... heureusement, je n'étais pas seule. Les deux premiers jours, une autre femme de ménage m'a donné des conseils et m'a aidée. Elle m'a expliqué comment arranger les tables, où mettre les poubelles, etc. Le troisième jour, j'étais seule.

- Ça ira pour demain, m'a-t-elle demandé ?

J'avais tout compris, j'étais désormais autonome. Le dernier soir, je suis rentrée chez moi épuisée, mais contente : j'avais mis le pied à l'étrier.

C'était ma première mission chez *Réussir* et tout s'était très bien passé. Beaucoup d'autres allaient suivre.

La coordonnatrice qui s'occupait de moi chez *Réussir* a commencé à me faire des propositions régulières. Je faisais donc une heure de remplacement par-ci par-là et toujours pour de courtes durées, mais au moins, je sortais de chez moi. Quel plaisir ! J'acceptais tout ce qu'on me proposait.

*Réussir* est la première entreprise que j'ai connue en arrivant et la première à m'avoir donné du travail.

- Est-ce que tout se passe bien ? me demandait souvent ma coordonnatrice.

Je répondais toujours oui même si je trouvais le travail plus difficile que prévu. Parfois, je me demandais même si je serais capable d'y arriver. Mais je ne devais rien lâcher. Si je voulais faire ma formation d'aide-soignante, il fallait d'abord travailler pour y avoir droit.

- Il faut être courageuse, me disaient aussi mes collègues du ménage.

J'ai pris mon courage à deux mains et je me suis dit « Je vais m'adapter ». Avec de la persévérance, j'ai fini par y arriver.

- Nous sommes très contents de pouvoir compter sur vous et de vous garder, m'ont-ils dit.

Leur confiance m'a fait plaisir.

À ma fille non plus je ne disais pas à quel point toutes ces tâches m'épuisaient. Je ne voulais pas qu'elle se fasse de souci. Une seule chose importait : je travaillais et je gagnais ma vie. Peu à peu, on m'a proposé des contrats d'aide-ménagère à domicile chez plusieurs personnes, les jeudis puis aussi les vendredis et enfin les mardis. L'argent rentrait. Pas beaucoup, mais suffisamment pour faire baisser mon niveau de stress. La peur des lendemains difficiles s'estompait.

Gagner de l'argent a changé ma vie. Enfin j'ai pu aller faire les magasins avec ma fille ! C'était un vrai changement. J'étais fière de lui acheter des vêtements avec mon propre argent et de lui faire plaisir.

De la même manière, quand quelque chose manquait dans la maison, je n'étais plus obligée de demander de l'argent à mon mari, je pouvais aller l'acheter moi-même.

Et quelle joie de lire la fierté dans les yeux de ma fille !

L'image qu'elle a de moi compte beaucoup.





# SYLVIE CERETTO

**Je m'appelle Sylvie et j'ai commencé à travailler à seize ans, sans savoir vraiment lire ni écrire.** Pendant toute ma vie, je suis souvent tombée, mais je me suis toujours relevée. Aujourd'hui, j'ai quatre enfants, une vie bien remplie, et je suis fière d'être arrivée là où j'en suis.

Ma mère a quitté la maison quand j'avais onze ans. Elle m'a laissée à la merci de mon père alors qu'elle savait qu'il me détestait. Pour lui, j'étais l'intruse de la famille entre mon frère de dix ans et ma soeur de treize. Nos voisins connaissaient ma situation et s'arrangeaient toujours pour me faire venir chez eux de temps en temps. Là, je recevais nourriture et réconfort. Nous sommes toujours en contact. Ils sont un peu ma deuxième famille.

## Des débuts difficiles

Pendant cinq années, mon père m'a mené la vie dure. Jamais il ne m'achetait de vêtements et je devais récupérer les affaires de ma soeur. Jamais je n'ai reçu de cadeau pour mes anniversaires. Tombée enceinte à quinze ans, ma soeur a épousé le père de son enfant et a vite quitté la maison. Mon frère, lui, vivait en internat.

Quand j'ai eu seize ans, mon père m'a annoncé qu'il s'en allait.

- Et toi, qu'est ce que feras à la fin de ton année scolaire ? m'a t il demandé.

Car il n'avait jamais eu l'intention de m'emmener et ne voulait pas me payer de logement. J'allais me retrouver à la rue !

Par chance, mon petit ami m'a alors proposé d'habiter chez lui. Je ne voulais pas être à sa charge, mais que pouvais je faire d'autre ? Il avait quatre ans de plus que moi. Sa proposition m'a sauvée.

C'est aussi grâce à lui que j'ai pu entrer dans la vie active. Sa mère tenait une boulangerie et elle m'a très aimablement prise en apprentissage. Moi qui rêvais de devenir hôtesse de l'air, j'ai été déçue, mais c'était ça ou dormir dehors. Heureusement, dans la boutique régnait une bonne ambiance, motivante. J'ai beaucoup appris.

Mon père ne s'est jamais inquiété de ce que je devenais. Il ne parlait jamais de moi à personne. Le jour de son enterrement, son entourage est tombé des nues en apprenant



mon existence et ce qu'il m'avait fait. Pour eux, il avait toujours été une bonne personne. J'ai arrêté l'apprentissage avant le CAP de boulangerie, sachant que je ne l'aurais pas. Mon niveau scolaire trop faible m'en empêchait : je ne savais pas lire et écrire correctement. Alors à dix huit ans, j'ai bifurqué vers l'hôtellerie. Ce domaine m'intéressait. Contrairement à la vente en boulangerie où il faut rester derrière le comptoir, je bougeais beaucoup et les tâches variaient selon les jours.

J'ai ainsi travaillé dans tous les hôtels de la région jusqu'au milieu des années deux mille, la plupart du temps comme intérimaire. Quand aucun hôtel n'avait besoin de mes services, je prenais le travail qui se présentait, notamment en usine de montage automobile. À quatre sur la chaîne, nous posions chacune une pièce à la suite. Les ouvrières n'appréciaient pas trop les intérimaires en raison des grosses primes que nous obtenions. Elles n'en percevaient aucune. C'était gênant, mais nous n'y étions pour rien. Je n'aimais pas trop rester assise aussi longtemps.

## Lire et écrire

Puis ma fille est née. C'était en 1987, j'avais vingt ans. Quand elle a appris à lire, j'ai décidé de l'aider en suivant un stage de remise à niveau. Et quelqu'un m'a accompagnée ; je l'ai choisi aussi pour sa discrétion : personne n'avait besoin de savoir que j'apprenais à lire et écrire. J'y ai passé beaucoup de temps. Vers 1990, j'en savais déjà une bonne partie. J'ai pu passer mon permis de conduire en 1992. Aujourd'hui, il m'arrive souvent de m'endormir avec un livre.

Nous avons eu quatre enfants. Chacun entrait à l'école à la naissance du suivant. J'ai donc pu les élever en les entourant de l'affection qu'ils méritaient. Pendant mes rares périodes de chômage, je me sentais en vacances. Nous partions alors en mobil-home pendant une semaine. Et quand je travaillais, je ne prenais pas de pause déjeuner, et je rentrais donc plus tôt pour m'occuper d'eux dès leur retour de l'école. Ils sortaient et pratiquaient de nombreuses activités sportives.

## Une expérience professionnelle très diversifiée

Le travail a toujours occupé une grande partie de ma vie, de la mise en rayon au supermarché au ménage chez des particuliers.

Quelques mauvaises expériences ont jalonné mon parcours. En particulier un poste où l'on m'a clairement fait comprendre que si je voulais progresser dans la carrière, il fallait

passer par une promotion canapé. Je suis partie.

Travailler la plus grande partie de mon temps dans l'hôtellerie m'a permis de rencontrer beaucoup de célébrités. Certaines se montraient méprisantes et laissaient traîner leurs déchets partout. D'autres, comme la chanteuse Lio, se comportaient avec nous comme si nous nous étions toujours connues.

J'ai gardé d'elle un souvenir très agréable.

Le contrat avec l'hôtel Ibis m'a le plus marquée. L'une de leurs employés partait en congé de maternité plus tôt que prévu et ils étaient pris de court. L'entretien s'est bien passé et j'ai commencé dès le lendemain matin. J'ai été reçue à bras ouverts dans une ambiance chaleureuse et respectueuse. Les personnels d'accueil, les femmes de ménage et même le directeur, tout le monde a été charmant. Je me souviens en particulier que tous les employés recevaient une prime annuelle sur le bénéfice. En tant que remplaçante, je n'y avais pas droit. Le directeur a demandé que je l'aie quand même. C'est si rare ! Je suis restée jusqu'au retour de la titulaire. Pour la première fois, j'ai quitté une place avec tristesse. Par la suite, j'ai d'ailleurs gardé des liens avec les employés.

Certains sont en retraite, nous nous voyons toujours.

Le pire travail que j'aie effectué ne semblait pourtant pas si terrible : repasser dans un pressing. Pôle emploi m'avait proposé le poste. Malgré mon absence d'expérience, j'ai postulé. Le propriétaire me connaissait, car il livrait les draps à l'hôtel Ibis. Il m'a prise pendant six mois. J'ai cru que je n'allais jamais en voir la fin. Rester sur place à repasser debout a été un vrai calvaire. Tous les soirs je rentrais cassée, le dos douloureux et les jambes gonflées. Mon travail était de qualité et il n'a pas été nécessaire de me former. Le directeur était charmant et l'ambiance très agréable. Tout allait bien sauf mes lombaires. Quand j'ai annoncé au propriétaire que je ne pourrais pas poursuivre au delà des six mois, il a été déçu, mais a très bien compris. Quant à moi, je me suis juré de ne plus jamais travailler dans un pressing !

Plus tard, j'ai essayé de retourner dans l'hôtellerie, car je m'y sens très à l'aise et j'aime travailler dans ce domaine. Mais mon corps ne suivait plus et j'avais de l'arthrose cervicale. Après une journée d'essai, j'ai compris que je devais chercher ailleurs. Enfiler une housse de couette en trois minutes, c'était fini pour moi.

## Chez Réussir

Je suis arrivée en 2008 chez *Réussir*. À l'époque, je travaillais pour plusieurs sociétés de nettoyage dont les horaires ne me convenaient pas, trop tôt le matin ou trop tard le soir. C'est alors qu'on m'a conseillé de travailler avec *Réussir*.

- Si tu vas les voir, et que tu es sérieuse, tu auras toujours du travail.  
Comme j'habitais à l'opposé de leurs bureaux, j'ai mis un an à déposer mon CV. Leur réponse a été très rapide. J'ai vu une conseillère qui m'a tout de suite proposé un remplacement pour du ménage. Comme j'aime bien le contact avec les personnes âgées, j'étais ravie. Quand ils ont vu qu'ils pouvaient me faire confiance et que les clients étaient contents, ils m'ont proposé de plus en plus de missions.

Au début, je ne travaillais que les après-midis pour *Réussir* et j'étais en contrat aidé le matin pour une maison de retraite. Là bas, c'était une autre procédure. Le contrat aurait dû se terminer par une embauche, mais je n'ai pas aimé ce que j'ai vécu. J'ai vu des situations inadmissibles. Si j'arrêtais le contrat en cours, je devais rembourser. Alors je l'ai terminé. J'avais choisi ce travail en croyant trouver une occasion de découvrir un autre domaine et j'en ai été profondément déçue.

Avec *Réussir*, au contraire, quand je vois un problème, je peux le leur signaler en appelant les bureaux. Un jour, j'ai ainsi découvert une situation un peu particulière. Chez la cliente, des toiles d'araignées pendaient des murs et on ne voyait même plus à travers les vitres. Sans parler du dessous de l'évier, noir de saleté. J'ai fait ce que j'ai pu et la dame en a été contente.

*Réussir* m'a proposé des contrats fréquents et des remplacements.

Régulièrement, je fais aussi des points d'étape avec ma conseillère. Si je rencontre un problème, je peux leur en faire part. Et si j'ai une demande particulière, je sais qu'ils m'écouteront. Quand je fais des remplacements, je dis toujours ce qui va et ce qui ne va pas. Un jour, j'ai remplacé un homme de ménage. Son travail m'a impressionnée : tout était parfait. Les torchons bien rangés, tout à sa place. Droit de chez droit. J'ai tout laissé comme je l'ai trouvé.

Chez *Réussir*, l'ambiance est bonne. Leur mode de fonctionnement pratique m'évite de passer des heures au téléphone pour trouver un travail et je n'ai pas besoin de perdre du temps en nombreux déplacements. Ils font tout pour nous et nous n'avons qu'un seul interlocuteur, c'est très pratique.

Ils aident toutes sortes de gens, y compris ceux qui sortent de prison.

*Réussir* me propose souvent du travail, et ils comprennent que parfois je refuse parce que je suis malade. Au contraire, chez Pôle emploi si l'on refuse un poste, on risque d'être radié. Chez *Réussir*, on est toujours bien accueilli. Pour moi, l'ambiance de travail a une grande importance, c'est essentiel. Un jour, une remplaçante est arrivée dans notre équipe, envoyée par *Réussir*. Nous avons agi avec elle comme d'habitude. Elle était portugaise et craignait de ne pas être bien accueillie.

- Peu importe que tu sois portugaise, du moment que tu fais bien ton travail !

On lui a expliqué ce qu'elle devait faire et on lui a montré comment y arriver. Quand

il y avait un problème, je m'en occupais, c'était simple. À la pause café, on l'a invitée à boire une tasse avec nous. Tout s'est bien passé jusqu'au dernier jour. Là, elle s'est mise à pleurer.

- Jamais personne ne m'a aussi bien accueillie que vous !

Elle n'arrêtait pas de nous remercier. Nous ne nous y attendions pas. Qui aurait cru qu'un jour je ferais pleurer quelqu'un qui serait content de moi ? Je n'avais pourtant rien fait de spécial. C'est un très beau souvenir.

## Mes projets

Mon avenir, je le vois à court et moyen terme.

Grâce à tous les métiers que j'ai exercés, j'ai beaucoup appris et je me sens prête à explorer d'autres domaines.

Maintenant, je suis plus ouverte aux autres et je sais aussi me défendre. C'est important quand on veut monter son propre projet.

J'ai appris à ne pas me laisser marcher sur les pieds quand j'avais vingt cinq ans et ça m'a toujours servi. Ils ne le disaient sans doute pas méchamment, mais je savais que ce n'était pas moi la fautive. À mon âge, j'ai plus d'assurance et je peux me lancer dans des projets. J'ai plusieurs idées.

D'abord, je voudrais peut-être quitter la Nièvre pour la Tunisie où j'ai des amis. Mais je dois attendre le règlement de certaines affaires familiales.

J'aimerais aussi apprendre à nager malgré ma phobie de l'eau. Quand j'accompagnais les enfants, je restais avec eux dans le petit bain, sans avoir jamais réussi à nager seule.

Mais mon grand projet, ce serait d'acheter une maison pour monter des chambres d'hôtes, j'ai toujours adoré l'hôtellerie. Ce serait moins exigeant qu'un hôtel, mais aussi agréable. Travailler en solitaire, en prenant mes responsabilités, mais pas celles des autres, me plairait. Je suis déjà allée dans des chambres d'hôtes et j'ai regardé comment ça fonctionnait pour m'en inspirer. À chaque fois, mon mari souriait de voir que je ne pouvais pas m'empêcher de tout ranger et nettoyer.

Donc je pense travailler encore environ trente heures par semaine quelques années, et ensuite ajouter des contrats le week-end pour mettre de l'argent de côté. Plus tard, je pourrais m'installer dans les Alpes de Haute Provence.

Tout est assez clair dans ma tête : la comptabilité ne me posera pas de problème, car je faisais celle de la petite entreprise de mon mari. Les chiffres ne me font pas peur et j'adore les jeux de logique. Et j'ai déjà des idées pour l'ameublement : je voudrais une ambiance « petite maison dans la prairie ».

Rien n'a été simple pour moi, mais aujourd'hui, je suis heureuse de tout ce que j'ai accompli. Je pense en particulier à mes enfants qui sont l'une de mes plus grandes fiertés. **Des chambres d'hôtes seraient un beau couronnement après tout ce que j'ai vécu.**





# OKSANA SHUMAKOVA

**Je m'appelle Oksana et j'ai fui Kryvyi Rih, en Ukraine, au début de la guerre.** J'aime mon pays et jamais je n'aurais pensé devoir le quitter. Je menais une vie agréable avec mon mari, nous avions un appartement et je travaillais pour un bon salaire, quand soudain tout s'est effondré.

## Avant la guerre

Kryvyi Rih signifie « la corne tordue », parce qu'elle a la forme d'une anse, sur les bords du Dniepr. C'est la ville natale du président Zelensky. Moi aussi j'y suis née et j'y ai presque toujours vécu, sauf dans les années 90. À cette période, encore sous le régime soviétique, je suis partie travailler dans le Nord de la Russie, à Varkouta, pour gagner de l'argent rapidement. Il était très facile de voyager dans toutes les républiques d'URSS. J'ai d'abord exercé comme assistante maternelle dans une crèche, puis secrétaire dans un institut pour sportifs étrangers. Ils nous apportaient souvent du pain complet et de la bière, produits introuvables en Russie. Il faut préciser que les magasins ne fournissaient qu'un choix très réduit. Par exemple, les étals ne proposaient que deux sortes de fromages ou deux types de jambon. Beaucoup d'Ukrainiens et de Tatars fréquentaient la ville et cette diversité me plaisait. Mais le climat était rude et les températures extrêmes. La neige pouvait tomber en plein mois d'août, même par fortes chaleurs, et elle nous montait jusqu'aux cuisses dès octobre. J'y suis restée trois ans de dix-huit à vingt-et-un ans.

Comme ma mère vieillissait, j'ai dû rentrer m'occuper d'elle. Mon frère, de dix sept ans plus âgé que moi, vivait en Biélorussie et ne pouvait pas revenir. Il a travaillé sur le site de Tchernobyl avant l'explosion. À mon retour en Ukraine, j'avais assez d'argent pour m'installer tranquillement. J'ai suivi des cours de danse puis j'ai rencontré mon mari. Nous avons vécu deux ans ensemble puis nous nous sommes mariés en 1992. Au début, nous avons ouvert un magasin de location de cassettes VHS et de magnétoscopes. C'était avant le streaming, et ce commerce fonctionnait très bien. Mais dès 1995, nous avons dû arrêter : avec la chute de l'URSS, tout avait changé et il devenait très difficile

de gagner de l'argent. Cette période a brisé notre bel élan mais nous avons réussi tant bien que mal à obtenir des contacts pour trouver d'autres sources de rémunération. L'une de nos connaissances travaillait dans le domaine de l'or et nous avons pu nous en sortir pendant quelque temps. Très vite, cependant, il ne nous est plus rien resté. Même notre voiture n'était plus réparable et nous ne pouvions plus nous déplacer. Que faire ? Comme c'était un beau véhicule, nous l'avons démonté pour vendre ce qui pouvait l'être en pièces détachées. C'est ainsi que nous avons eu l'idée d'ouvrir un garage.

Ce travail s'est vite révélé lucratif. La chance nous souriait à nouveau ! Chaque année, nous partions même en Crimée au bord de la mer. Nous avons ainsi vécu pendant plus de dix ans dans une certaine aisance. De nouvelles lois ont malheureusement rendu les voitures plus chères, le garage perdait sa rentabilité.

Nous avons préféré mettre la clef sous la porte et je suis devenue vendeuse dans un supermarché pendant quatre ans. Puis, j'ai voulu changer, car je gagnais mal ma vie. Comme j'avais un diplôme de peintre en bâtiment, j'ai cherché dans ce domaine. En vain : seules les mines embauchaient pour l'extraction du fer. Le travail étant bien payé, j'ai accepté. La mine était ouverte 24 heures sur 24. Je terminais à onze heures du soir. Ensuite, j'ai réussi à trouver une place à l'usine de la mine, comme peintre. Une vraie aubaine ! Il fallait régulièrement repeindre les bâtiments à cause des secousses provoquées par les explosions nécessaires à l'extraction du minerai. J'aimais bien rénover les murs, car j'avais des horaires normaux et je n'étais pas loin de notre appartement. C'était pratique pour faire les courses. À Nevers, les magasins ferment à 19 h, chez nous, ils sont ouverts 24 heures sur 24.

Ensuite, j'ai été embauchée dans l'usine pour le nettoyage des machines industrielles quand le minerai retombait. Les travaux physiques ne me font pas peur. J'ai eu la chance de ne pas en faire pendant vingt ans comme d'autres. Plusieurs fois, pourtant, j'ai eu le dos bloqué, mais j'ai passé la plus grande partie de ma carrière dans cette usine. Comme l'air était chargé de particules nocives, nous devions porter des masques respiratoires. Mais il faisait tellement chaud que nous l'enlevions, ainsi que les lunettes. Je travaillais dans un bâtiment de neuf étages sans ascenseur.

C'est à ce moment là que la guerre a éclaté.

## La guerre

Des informations inquiétantes arrivaient d'Europe et des États-Unis disant que Vladimir Poutine allait envahir l'Ukraine, mais nous n'y croyions pas. Nous faisons confiance aux Russes qui prétendaient faire des manœuvres d'études à la frontière avec leurs chars. Ma mère est russe et mon père ukrainien. Pour moi, l'Ukraine et la Russie sont deux pays frères. Une guerre n'avait aucun sens, c'était inimaginable.

Et le 24 février, j'étais au travail quand le bombardement a commencé sur notre ville. Je me trouvais dans un hangar et nous avons compris que ce n'était pas un exercice. La nouvelle a été un véritable choc. Autour de moi, toutes les mères de famille sont parties chercher leurs enfants, tout le monde paniquait.

Le premier jour de la guerre, mon mari a tout de suite voulu défendre notre patrie. Ancien militaire, il a fait la guerre d'Afghanistan. Malgré sa crise cardiaque l'été dernier, il souhaitait se battre, c'était son devoir.

Moi, je suis retournée travailler. Avec mes collègues, nous fumions beaucoup pour déstresser. Cette première fois a été suivie de nombreuses autres. Le règlement stipulait qu'en cas d'alerte au bombardement, nous devions tous descendre très rapidement aux abris.

Chaque ville s'est organisée pour défendre le pays. Notre maire a décidé de créer des milices pour sécuriser les quartiers. Ceux qui se mettaient au service de la nation ne travaillaient plus, mais étaient payés sur les finances de l'état. La plupart des hommes ont choisi de se battre. Deux groupes ont été organisés : ceux qui savaient manier une arme et les autres. L'âge comptait également. Mon mari a 57 ans, moi, 51.

Pendant trois semaines, j'ai continué à aller à l'usine. Pourtant, moi aussi j'avais envie de participer à la défense militaire, mais mon mari n'a pas voulu, car je ne connaissais rien aux armes. Les alertes pouvaient avoir lieu trois à cinq fois par jour. Nous descendions dans des caves et des abris, en ville comme à l'usine. Les gens apportaient des matelas et quelques affaires pour s'y sentir mieux. Je ne réalisais pas ce qui se passait, je n'arrivais pas à croire que je vivais un cauchemar. Au début, les magasins ont fermé puis ils ont rouvert et nous avons recommencé à faire des courses ; mais les prix ont fortement augmenté et la vente d'alcool a été interdite. Un peu moins de la moitié des habitants a quitté la ville en laissant derrière eux les personnes âgées. Des gens se sont mis à voler les maisons vides. Moi, je faisais beaucoup de stocks, car les centres commerciaux proposaient moins de marchandises. Le sel a disparu, il n'en restait nulle part. Et pendant ce temps, les Russes mettaient le feu aux champs de blé. Pourtant, nous espérions tous que la guerre serait terminée pour le 9 mai, la fête nationale.

Des avions volaient bas, nous ignorions si leurs pilotes étaient Russes ou Ukrainiens, leurs vrombissements nous inquiétaient. Le soir, les gens osaient malgré tout sortir avec leurs enfants. Dans la tour où nous habitons demeurait une famille venue d'un endroit proche des lignes de combats. Ils avaient fui les horreurs. Nous nous entraînions.

Pour tout le monde, c'était une catastrophe. Nous avions investi dans un bon climatiseur réversible à cause des grosses chaleurs et nous avions prévu de partir en vacances en Tunisie. Je ne suis jamais sortie de l'Ukraine et de la Russie, comme beaucoup de personnes. Ce voyage aurait été le premier.

La vie suivait pourtant son cours. Ma mère tricotait des filets de camouflage, et nous nous levions chaque matin heureux d'être encore vivants. Nous ne pouvions faire aucun

projet. Nous avons appris à réagir : après l'alerte, nous comptons sept minutes. Si rien ne se passait, alors le danger n'était pas chez nous, mais plus loin.

Je ne voulais pas quitter mon pays même si je voyais les villes rasées aux informations. Mais un jour, deux explosions ont touché le centre ville. Avant, j'avais peur pour notre appartement, cette fois, j'ai craint pour ma vie. À trois cents mètres près, la bombe serait tombée sur moi. Cette fois là, j'ai compris que Vladimir Poutine était comme un singe avec une grenade.

## Le départ

Mon mari m'a alors demandé de fuir. Pendant que je restais dans notre appartement, il habitait une sorte de caserne et nous ne nous voyions plus beaucoup. Son travail consistait à contrôler les identités à l'entrée et à la sortie de la ville, et à patrouiller pour repérer les Russes. Comme il a plus de cinquante ans, on ne lui confiait pas les tâches des jeunes recrues. Les groupes plaçaient les anciens à l'arrière. Chacun avait sa fonction au moment de tirer. Tout était bien organisé, ils recevaient le même équipement que celui de l'armée officielle ukrainienne, mais j'avais peur pour lui. Il était revenu deux fois chez nous en trois semaines.

Le jour de l'explosion en centre ville, il m'a téléphoné pour me dire de m'en aller au plus vite. Comme il avait toujours des informations de première main concernant l'avancée des troupes russes, j'ai compris qu'il en savait long sur ce qui se passait.

Trois maisons près de chez nous ont été détruites. Comme tous les Ukrainiens, j'avais un sac de secours rempli de tout le nécessaire y compris mes papiers. L'État nous avait demandé de le tenir disponible en cas d'urgence. Sans me poser plus de questions, je l'ai pris avec moi et je suis partie. Le souvenir de ces moments reste trouble dans ma mémoire, c'était la folie. J'étais triste de laisser mon mari, mais je n'avais pas le choix, il y allait de ma vie. Je suis donc montée dans le train jusqu'à Lviv. Dans le couloir, nous étions tous tassés les uns sur les autres, gens et sacs mélangés. Tout le monde s'enfuyait, une vraie débâcle. Pourtant, malgré la situation, je me sentais soulagée ; la peur m'avait un peu quittée.

Quand le train s'est arrêté en plein champ, nous avons tous craint le pire. En réalité, la gare avait été bombardée et il était trop dangereux de nous y rendre. Sur place, des cars nous attendaient pour nous faire traverser la frontière. Des chauffeurs nous ont réclamé de l'argent pour le passage. Tout le monde se demandait si c'était une arnaque, mais nous n'avions pas le choix. Celles qui avaient leurs enfants avec elles s'inquiétaient encore plus et se souvenaient des histoires de jeunes filles disparues. Certains hommes ont essayé de monter dans les cars, mais ils n'y étaient pas autorisés. Ceux qui avaient plus de 18 ans devaient rester dans le pays défendre la nation. Seules les femmes et les enfants partaient.

Et les cars ont démarré.

Pendant deux heures, nous nous sommes demandé si nous allions dans la bonne direction : ils avaient pris notre argent, mais nous n'avions aucune assurance sur la destination. Nous avions aussi peur d'être arrêtées en Pologne et de devoir quitter le car. Enfin, nous avons atteint la frontière. On nous a fait descendre et traverser un couloir entièrement barricadé pour être contrôlées. Puis nous sommes remontées dans le car et reparties. Une heure plus tard, nous arrivions au centre d'accueil des réfugiés. Quel soulagement ! Là, on s'est bien occupé de nous. On nous a demandé où nous voulions aller. J'ai répondu « en Europe ! »

Ils nous ont installés dans une grande salle où chacun disposait d'un matelas. Le repas était présenté sous forme de buffet et dans un coin se trouvaient des cabines de douches et des lavabos. J'ai rejoint des personnes assises dans un espace d'attente. De temps en temps, quelqu'un passait pour expliquer qu'il restait une ou deux places dans un car en partance pour un pays européen.

- Pour la France, quelqu'un est intéressé

Je me suis dit « pourquoi pas » et je me suis proposée.

Deux heures plus tard, je partais dans un van. Cette fois, nous avions toutes une place assise. J'étais épuisée. Pendant deux jours, nous avons roulé et tout s'est très bien passé. On nous donnait de l'eau et de la nourriture. Pendant que nous dormions, les chauffeurs se relayaient. Nous étions six passagers.

Enfin, nous sommes arrivés à Imphy. Là, on nous a répartis dans plusieurs familles. J'étais tellement épuisée que je me souviens à peine de ce que j'ai fait. On m'a conduite à Nevers.

Très vite, on m'a appris à me débrouiller seule et à me déplacer dans la ville. La première fois que ma famille d'accueil m'a emmenée au restaurant, j'ai failli « perdre ma langue », comme on dit en ukrainien, tellement c'était bon. Jamais je n'avais mangé quelque chose d'aussi délicieux ! Puis on m'a fait connaître *Réussir* qui m'a trouvé du travail.

## *Réussir*

Grâce à *Réussir*, j'ai pu commencer à gagner un peu d'argent. C'était vraiment important pour moi, car je n'aime pas être à la charge des autres. On m'a proposé de faire du ménage. Tous les particuliers chez qui je me rends sont très serviables avec moi et tout se passe très bien. Chaque semaine, la personne de *Réussir* qui s'occupe de moi me donne de nouvelles missions. Mais je n'ai pas le droit de travailler autant que je le voudrais, 50 heures est le maximum. Je le regrette, et j'ai du mal à comprendre

pourquoi c'est interdit, alors que j'aimerais être autonome rapidement. Avec *Réussir*, j'ai eu de nombreux rendez-vous pour obtenir des papiers, pour la sécurité sociale, l'épicerie solidaire ou l'ouverture du compte bancaire. C'était essentiel pour moi. Je voulais prendre mon indépendance.

J'attends avec impatience de pouvoir travailler davantage.

La famille qui m'héberge m'a aussi mise en contact avec le propriétaire d'une salle de sport qui va repeindre ses murs. Je devrais commencer à la rentrée. Ils m'ont très aimablement proposé un logement qui appartient à leur mère, mais qu'elle n'habite pas. Je ne paie que les charges. C'est une grande chance, mais je dois maintenant subvenir moi-même à mes besoins. En attendant, grâce à la famille qui m'héberge et à *Réussir*, j'ai pu trouver des cours de français. Je fais par ailleurs du badminton et je vais participer à un tournoi, ici. Je suis très heureuse que l'État français ne laisse pas les gens mourir de faim. Avec *Réussir*, la famille qui m'accueille et Nièvre habitat, je me sens bien entourée. Mon mari a été agréablement surpris de tout ce qu'on me proposait. Il avait du mal à y croire.

## Mon avenir

Mon avenir, je le vois en Ukraine où j'ai hâte de retourner, même si j'ai peur de retrouver mon village natal rasé. Ce voyage en France est le premier que je fais à l'étranger. Comme je dois attendre ici que la guerre prenne fin, je veux me construire une situation stable et travailler pour gagner ma vie ainsi que je l'ai toujours fait.

Quand la guerre sera finie, si mon immeuble est encore debout et que tout le monde n'est pas mort, je rentrerai chez moi. Mais si mon mari n'est plus là et que je n'ai plus de maison, alors je resterai ici et je m'intégrerai. **Ce sera plus difficile pour moi que pour les jeunes, mais je ferai tout ce qu'il faudra.**









Depuis plus de 35 ans, l'Association Intermédiaire *Réussir* (*Solidarité 58* a changé de nom à l'occasion de ses 30 ans en 2017), accompagne vers l'emploi durable des demandeurs d'emploi qui rencontrent des difficultés particulières, en leur proposant des mises à disposition rémunérées auprès d'entreprises, de particuliers et de collectivités.

Présente dans la quasi-totalité de la Nièvre, *Réussir* est un acteur social et économique important dont le modèle économique, à l'instar des autres Associations Intermédiaires de France, est atypique : entreprise associative du secteur marchand non lucratif, elle ne perçoit qu'environ 10 % de subventions publiques pour accompagner 250 à 300 salariés en parcours d'insertion. C'est donc sa propre activité économique, et ses quelque 1 000 utilisateurs, qui financent cet accompagnement.

En effet, son mode de fonctionnement simple et souple convient parfaitement non seulement aux contraintes de reprise progressive d'emploi pour les personnes les plus éloignées mais aussi aux besoins des collectivités, entreprises et particuliers, qui peuvent être urgents, ponctuels ou réguliers. Bref, l'Association propose du sur-mesure adapté à chaque situation, mettant l'humain au cœur des préoccupations.

Ce recueil de témoignages en est le reflet.

Photographies : Christophe Vootz  
Conception graphique : Florian Thierry



Impression : Service Identité Visuelle - Imprimerie du Conseil Départemental de la Nièvre



3, boulevard Pierre de Coubertin  
58000 Nevers  
03 86 36 00 00

contact@reussirdanslanievre.fr  
www.reussirdanslanievre.fr  
f @Emploiset-services